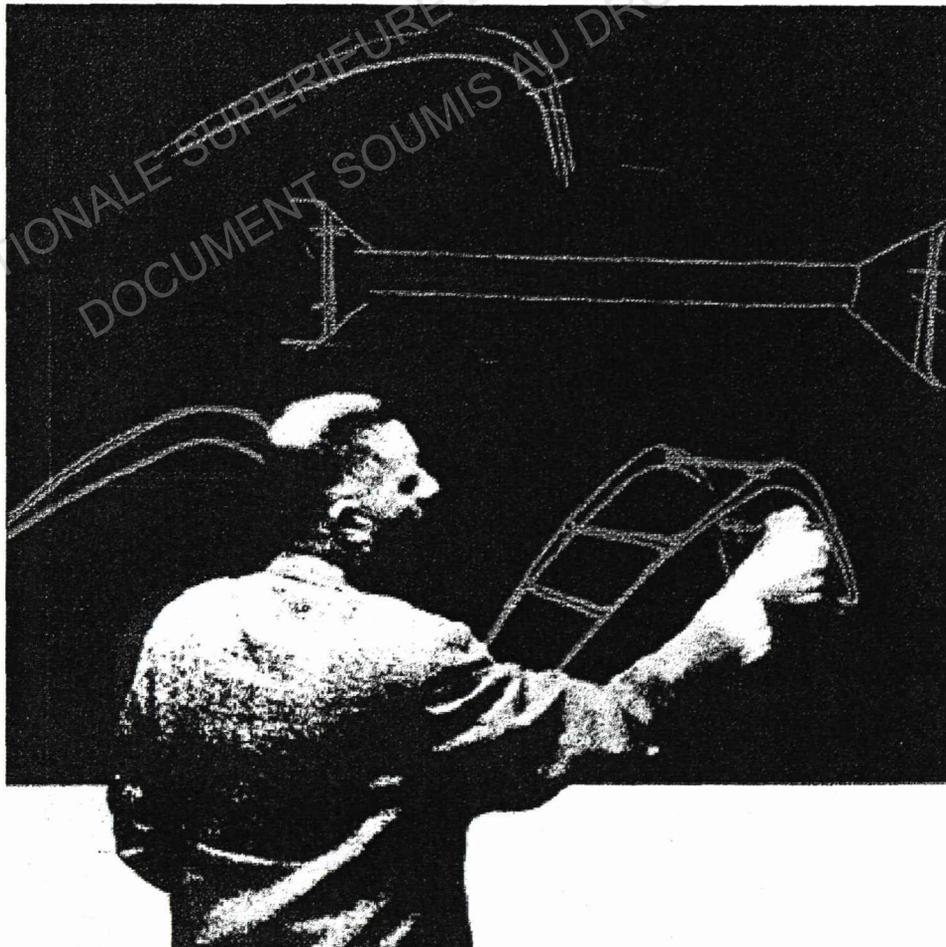


T2146

H A B I T A T

ET STRUCTURES LEGERES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



COMPOSITION DU JURY

- Directeur d'études

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



RESEAU DES
BIBLIOTHEQUES

D0000000955285

H A B I T A T

ET STRUCTURES LEGERES

COMPOSITION DU JURY

Directeur d'études : Jean-Michel SAVIGNAT
Architecte D.P.L.G. - Enseignant E.A.M.L.

Deuxième enseignant E.A.M.L. : René BORRUEY
Architecte D.P.L.G. - Enseignant E.A.M.L.

Enseignant extérieur : Georges HEINTZ
Architecte D.P.L.G. - Enseignant E.A. Strasbourg

Troisième enseignant E.A.M.L. : Jean-Marc CHANCEL
Architecte D.P.L.G. - Enseignant E.A.M.L.

Personnalité compétente : Pierre QUAQUIN
Ingénieur I.N.S.A. - Délégué Régional USINOR- Direction Développement Bâtiment

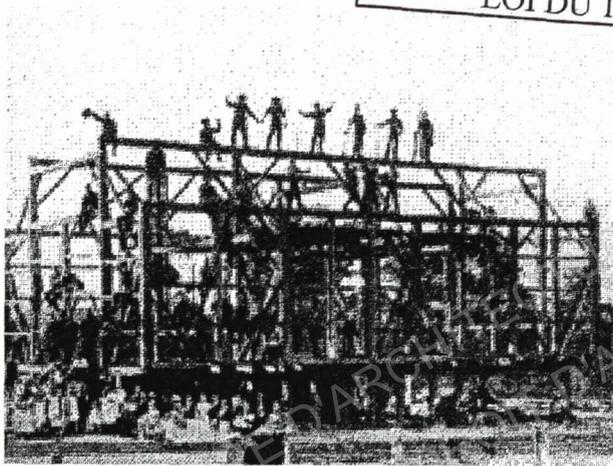
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUS LE DROIT D'AUTEUR

H A B I
ET STRUCTURES

T 2146

Ecole d'Architecture de Marseille Luminy
Service documentation
184, Avenue de Luminy
13288 MARSEILLE Cedex 9 - C.924

**TOUTE REPRODUCTION MÊME
PARTIELLE EST INTERDITE,
sans autorisation des
propriétaires des droits
LOI DU 11.03.1957**



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

S O M M A I R E

1. INTRODUCTION.....	..Page 3-7
2. HABITER.....	..Page 8-12
3. LA MAISON DES ARTISTES.....	..Page 13-25
4. LA MAISON DES ARCHITECTES.....	..Page 26-43
5. LA MAISON DU PEUPLE.....	..Page 44-56
6. HYPOTHESE.....	..Page 57-79
7. PROPOSITION.....	..Page 80p-94
8. BIBLIOGRAPHIE.....	..Page 95

I N T R O D U C T I O N

Les thèmes de recherche développés dans ce mémoire de T.P.F.E. sont de l'ordre du questionnement, de la mise en débat.

Les propositions exposées, ne le sont que comme un ensemble de réponses envisageables, une ouverture possible faisant état de mes capacités d'appréhension et de compréhension des questions généralistes, ici posées :

- . La maison individuelle, bien que signe dominant du rêve populaire de " l'habiter ", est-elle encore une forme typologique d'habitat pertinente ?
- . Au-delà de l'objet, de la construction même, de sa qualité d'habitabilité, le problème de la maison n'est-il pas celui du sens identitaire de l'habiter, de la mise à mal par l'histoire récente de la notion de " demeure " ?
- . La maison étant entendue ici comme la maison ordinaire, la maison commune, et non la maison " d'exception " peu représentative de la réalité construite ; quelle est, justement, la capacité d'intervention de l'architecte, quelle est la définition à donner à son rôle de spécialiste délégué, à son intrusion dans l'ordre de l'intime, de la relation au monde que constitue la maison de " l'habitant " ?
- . Dans une société vouée à l'individualisme de masse, quel est le sens à donner à cette mise en relation ?
- . La forme urbaine produite par l'agglomérat d'habitats " individualisés " n'est-elle pas contradictoire avec les problèmes environnementaux dus à l'expansion des villes ?
- . Les types de relations, que cette forme d'urbanisme horizontal entretient avec ce qui fait la ville permettent-ils une capacité de renouvellement, d'évolution autorisant le développement continu de la culture urbaine ?

La maison se présente, malgré sa petite dimension comme la forme architecturale et iconographique fondamentale, le réceptacle sensible des contradictions liant l'homme à la société, à l'histoire qui se constitue.

Croisant deux échelles opposées, distendues, la maison est le plus petit dénominateur commun des rapports confus entre le privé et le public, entre l'intime et le global.

A la fois abri, protection et repli sur soi, la maison est peut-être devenue une " machine à visionner le monde " entretenant ainsi une ambiguïté permanente entre le dedans et le dehors, le fermé et l'ouvert.

Carrefour de ces aller et retour permanent, interstice instable, la maison est elle encore habitable ?

La notion de fondation, de pérennité, y compris dans son expression beaucoup plus triviale qui est celle du patrimoine, a-t-elle encore un sens ?

Réintroduire, comme s'y entendaient les " sociétés primitives ", la temporalité comme matériau essentiel et constitutif de " l'esprit de la maison " ne serait-ce pas créer les conditions d'un nouvel avenir (quitte à renouer avec l'utopie) ou le sens de la relation communautaire prévaudrait sur celui, sans issue intéressante, de la propriété ?

ÉTAT DES LIEUX

Au début du siècle, les recherches théoriques du mouvement moderne, liées à la vision prospective d'un développement spectaculaire des villes, jugèrent aberrants et anachroniques les principes d'un urbanisme horizontal fondé sur la maison individuelle comme vecteur typologique de base.

La cité radieuse se présente alors comme l'icône, radicale et plastiquement remarquable, de cette conception d'un urbanisme moderne.

Flottant sur son territoire, hermétique et autonome, la cité radieuse est la métaphore des navires transocéaniques, entièrement équipés, les véritables "villes flottantes" mythiques de cette modernité début de siècle, admiratrice de l'esthétique rationnelle de la machine.

Cette vision statistique de la dé-densification de la ville par la densification du bâti et la libération du sol, oubliant, dans un effet réducteur spectaculaire, que la ville n'existe que dans la complexité de la mise en relation des êtres et des lieux et non dans l'exclusion contrôlée par la fonction, aboutira à l'émergence d'un urbanisme sectoriel dédié à la séparation, à la spécialisation.

Cette conception urbaine univoque, prônant la collectivisation de l'habitat, marquera fortement la croissance des villes françaises de l'après guerre.

L'engouement initial pour ces nouvelles formes d'habitat, claires et confortables, fit place assez rapidement (les années 60) à un désir massif du "retour à la maison" comme appel à la singularité opposé à la mise en ordre collective qu'exprimaient les immeubles barres de la modernité technocratique.

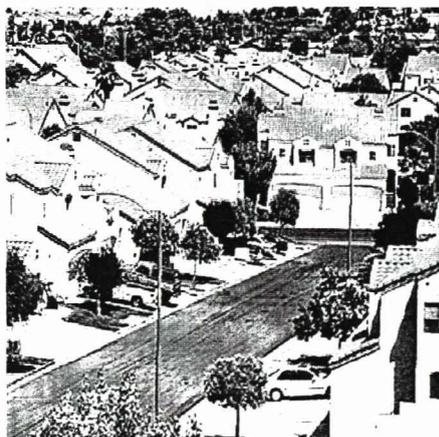
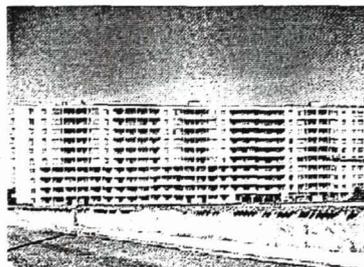
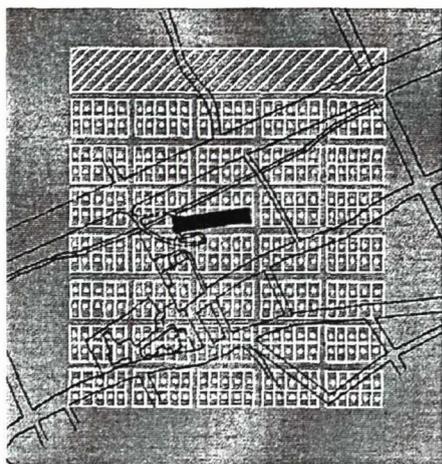
Cependant, à partir de cette époque, prolifèrent des lotissements basés sur les mêmes critères productivistes, normalisés par l'industrie de l'habitat collectif, faisant l'économie de toute volonté d'architecture et allant jusqu'à oublier l'héritage des cités jardins créées à la fin du XIX siècle.

Ces agglomérats de maisons développent alors, "une deuxième couche" de médiocrité, caractérisant ainsi l'impensée radicale, l'absence de toute vision urbaine qualitative de la croissance réglementaire, devenue si emblématique des villes françaises. Eradiquant toutes possibilités d'intégration de la complexité relationnelle, essence et ferment essentiel de la ville, ces lotissements ne feront qu'étaler, dans une trame de dispersion consommatrice à l'excès de sols et de réseaux, ce que l'action planificatrice technocratique avait entassée verticalement dans les cités-barres.

Ces deux échelles urbaines distendues coexisteront brutalement sur les mêmes territoires, scellant ainsi la perte de savoir-faire dans "l'art de faire les villes".

Les préoccupations urbaines et environnementales sont plus que jamais d'actualité.

I N T R O D U C T I O N



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
TRAVAIL SOUMIS AU DROIT DE PROPRIETE

Le processus de concentration/expansion de la croissance urbaine est toujours à l'œuvre, s'accéléralant même d'une manière inouïe dans les pays émergents.

Les remises en cause des stratégies, voire des absences de stratégies, l'intensité et l'urgence des questionnements sur le développement durable, reposent comme fondamentale la question de la ville.

Dans ce contexte, la maison, et la définition de l'habiter qu'elle implique, a-t-elle encore vraiment un avenir ?

Peut-on considérer cette typologie générique d'un urbanisme horizontal comme étant valable et sans céder à la fascination technologique des villes métabolistes, peut-on envisager le développement urbain (certes, sur une base iconographique moins héroïque) comme un ensemble dense de mises en relations, favorisant la diversité, l'avènement d'un possible des choix de vie centrés sur une approche perceptive de la réalité du local ?

Loin des théories globalisantes, résurgences des démons de la planification centralisée, il s'agit alors d'entrevoir, dans un sursaut d'optimisme, le possible avènement d'une société démocratique refondée sur la conscience du déroulement en cours d'une histoire commune, c'est à dire impliquant réellement la pratique de la citoyenneté dans la relation à la ville et dans la définition des valeurs de société qu'elle exprime.

Bien qu'il soit devenu impossible de croire en l'utopie architecturale comme facteur décisif de la transformation du monde, (cette vision d'ordre esthétique excluant les faits biologiques, sociaux, culturelles, historiques et politiques perpétuellement à l'œuvre dans la matière vivante de l'urbain), il est pensable d'orienter la mise en œuvre de processus déterminés, mais ouvert, supportant sans s'effondrer, l'émergence de l'aléatoire, le jeu aux règles imprévisibles du déplacement des grilles de relations, de la montée en puissance ou de l'affaiblissement des vecteurs agissant sur les transformations de la société.

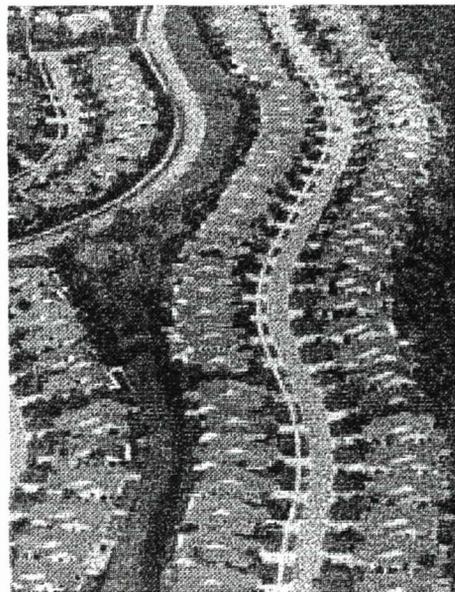
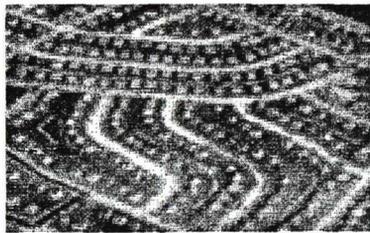
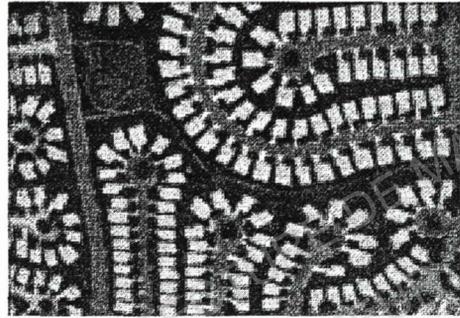
A partir de ce point de vue, qu'elle avenir promettre à la maison ?

Image générique de l'abri, elle est aussi celle de la coupure momentanée au monde, du repli sur soi et donc le lieu de l'intime.

Mais cette échelle du particulier, du privé, n'est pas épargnée par les mutations en cours. Elle entretient un rapport étrange, réversible, instable avec le territoire du public.

N'est-elle pas le centre éclaté, à la recomposition toujours en devenir, d'un rapport à la modernité en perte de sens, sans qualité ?

Etudier la maison, comme entité réflexive de cette modernité, outre de tester la pertinence de sa reproductibilité comme modèle d'habitat, permet de questionner le rôle possible, la nécessité, le sens à donner à cette notion d'architecture mise en rapport à cette définition complexe qu'est l'habiter.



H A B I T E R



H A B I T E R

HABITER

Si la notion d'habitat établie encore un lien avec l'idée d'abri, avec ce qu'elle sous-entend de coupure entre extérieur et intérieur, l'habiter relève d'un réseau de connexions et d'identification beaucoup plus complexe ou la part du " construit " n'est peut être pas la plus essentielle.

Les sens étymologiques des mots habiter et habit relèvent des voies parallèles du maintien et de la manière d'être.

Habitus : " manière d'être, maintien "

Habitare : " avoir souvent, demeurer " - L'idée de demeurer dans sa signification première de " s'attarder, rester un certain temps " .

Ces définitions introduisent d'emblée l'essence première de l'habiter : la temporalité.

Habiter se constituerait, alors, dans un système de relations instables, un système en construction permanente, non fini, établissant l'individu dans un rapport à sa propre histoire, à la perception variable qu'il pourrait en avoir.

Habiter serait donc quelque chose comme la conscience temporaire, historique et évolutive de " l'être là " .

Une seconde définition, en forme de précision descriptive pourrait être le récit cité par A. Van Eyck (1) relatant la visite d'un ethnologue dans un village Dogon, au Mali.

(1) *Le sens de la ville, Seuil 1972*

Désirant lui faire visiter sa maison, un Dogon entraîne le visiteur dans un dédale de ruelles pour lui présenter alternativement : le Togu-na, l'abri épais, le lieu de la parole ; puis le lieu de résidence du chef de village, le chef politique de la communauté ; puis celle du chef religieux, le Hogon ; puis la Ginna, la grande maison de la famille étendue à tous les liens de parenté ; pour enfin revenir, après plus d'une heure de marche, à la maison d'où ils étaient partis, la maison où son père vivait avant qu'il ne l'occupe lui-même.

Après un certain étonnement, l'ethnologue comprend que tous ces lieux sont " chez lui " .

Chez les Dogons on appelle " maisons " les gens qui les habitent.

A première lecture, cet exemple issue d'une culture de société traditionnelle, extrêmement cohérente et structurée, où tout fait sens, ou construire, fabriquer, cultiver, habiter, se vêtir, parler et vivre sont inclus dans réseau dense de significations, admises et reconnues par tous, portées par une vision cosmogonique complexe extrêmement pertinente, définissant précisément tout rapport de l'homme à son environnement physique et culturel avec, cependant, suffisamment de souplesse pour que chaque indi-

vidu puisse y trouver sa respiration, puisse " habiter " réellement un destin collectif, a première vue donc, cet exemple pourrait bien paraître fort éloigné des eaux tièdes dans laquelle, nous autre occidentaux, nous baignons.

Si les Dogons vivent dans un espace saturé de sens " ou ce qui est semblable *essentiellement* se différencie *émotionnellement* lorsqu'on passe d'une personne à l'autre " l'occidental immergé dans la perte de sens de l'individualisme de masse " différencie en surface ce qui tend à former d'une personne à l'autre des stéréotypes comportementaux et émotionnels " .

Mais il est cependant certain que malgré ces différences essentielles, de ces manières " d'être là ", cet attachement à des localisations multiples, inscrites dans la réalité ou la virtualité, concerne également notre manière d'habiter.

L'histoire de chacun de nous est composé d'un certain nombre de lieu d'habitat dont la somme ne constitue pas une définition finie de l'habiter, notion continuellement en construction, comme un acte qui ne pourrait exister qu'au présent mais qui serait constamment en devenir, au gré des événements-environnements constituant nos parcours.

Au-delà de toute notion nostalgique il s'agit de la construction d'une histoire de l'être par l'accompagnement de la mémoire, afin que puisse exister " l'être là " pour un temps donné.

Les mutations structurelles profondes que connaissent les sociétés contemporaines entraînent une complexification de ce positionnement identitaire.

L'accélération considérable des vitesses d'échanges, la structuration de plus en plus performante des réseaux de communications physiques ou informationnelles, la fluidification intensive de la circulation des marchandises (la nature même de ce qui est devenu marchandise), par l'instauration généralisée de l'économie turbo-capitaliste, tendent à préciser une dimension finie de l'étendue du monde ou le local n'est plus que la périphérie d'une entité globalisée.

Chaque individu perçoit les événements du quotidien comme des éléments réactifs nourrissant sa manière d'être dont la réception ne dépend plus effectivement de faits localisés, mesurables, mais provient d'ensembles informatifs aux échelles totalement distendues, fragmentées, discontinues, le connectant en permanence à une multitude de lieux qu'il " habite " occasionnellement et alternativement .

Dans l'habiter du pavillon de banlieue, le poste de télévision n'est -il pas devenu la " pièce de séjour principale " beaucoup plus attrayante et ouverte que l'espace qui le contient.

Le monde du travail, lieu du positionnement social, soumis à l'irrationnel des marchés,

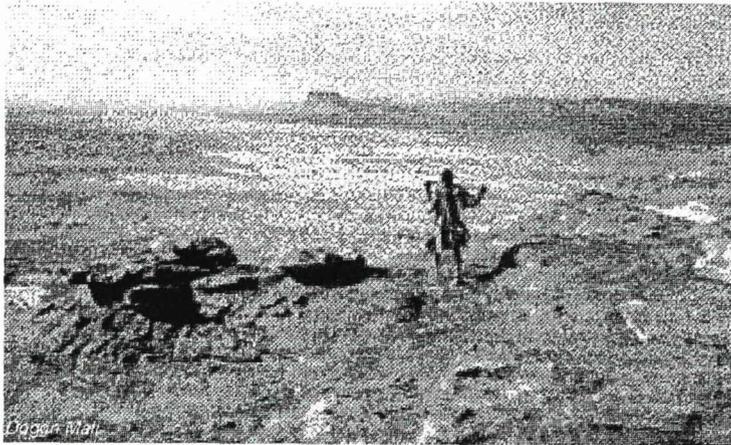
tend à confirmer par le déplacement physique incessant des individus, cette délocalisation permanente. Le phénomène de l'émigration massive de populations qu'elles soient extra ou intra nationale tend à fluidifier les frontières, brassant les diversités culturelles au-delà de leurs territoires d'expression.

Plus que jamais, les identités individuelles sont en déconstructions/constructions permanentes et " l'habiter " ne peut se constituer durablement que hors de la maison, se densifier que dans l'auto-positionnement de chaque individu ou groupe " ethnico-social " en rapport avec un environnement paysage-culture aux changements précipités, soumis à des accélérations sans précédents dans l'histoire des sociétés humaines.

Dans cette relativité instituée, d'un " être là " hypothétique, qu'elle peut être l'avenir de la maison ?

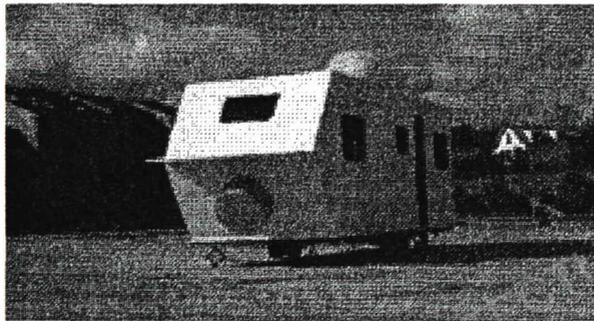
De la maison entendue ici dans le sens qu'elle pouvait avoir encore en commun avec l'exemple Dogon cité plus haut, c'est à dire comme le lieu de vie d'un groupe d'individus liés dans un rapport de sens avec un environnement construit de signifiants partagés.

H A B I T E R



ECOLE NATIONALE D'INGENIERIE SUPERIEURE
D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIETE INTELLECTUELLE
DE MARSEILLE
EUR

LA MAISON DES ARTISTES



LA MAISON DES ARTISTES

LA MAISON DES ARTISTES

- " La maison est un espace volé à la nature afin de devenir humain "
- " La maison est un espace arraché à la nature est fait nôtre "
- " La maison est un espace indivisible divisé par la culture "
- " La maison est la culture à l'échelle d'un lieu spécifique individualisé "
- " La maison est un lieu individualisé lu comme un langage social commun "
- " La maison est la société lue à l'échelle domestique "
- " La maison, à vrai dire, est le grand cadeau humanisant de l'échelle domestique. C'est la manière à travers laquelle nous généralisons le monde ramené à une série de détails partagés "

Richard Nonas

La maison loin de la maison. Exposé. Ed. H.Y.X 1997

L'échelle domestique comme schème de vision, comme système d'échelle, de mesure et d'étalonnage, comme " maître étalon ".

Sans aucun doute, cette proposition de Richard Nonas est une vision lumineuse de ce que représente la notion de maison.

La maison comme réceptacle de l'habiter comme le corps est le contenant du principe vital.

La maison comme facteur de la structure mentale humaine.

La maison comme mesure géométrique de l'espace connu, domestiqué, comme découpe culturelle, humaine de la nature.

Lorsque l'architecte Aldo Van Eyck parle de villes-maisons et de maisons-villes, de maisons-territoires et de territoires-maisons comme étant des lectures du même objet à des échelles différentes, il rejoint parfaitement l'idée de cette lecture obligée du monde par le schème mental de l'échelle domestique de la maison.

(Le sens de la ville- Seuil - 1972)

Au-delà de ce territoire d'une possible mise en forme de la vision, il est impossible d'habiter, c'est l'incompréhension du chaos naturel, le déni du paysage : cette notion de nature et de culture assimilée devenue maison.

La maison est devenue un des sujets de prédilection de l'art contemporain.

Les œuvres d'artistes sont autant de questionnement sur ce sujet/objet familier qu'est la maison, mais dont l'appropriation problématique est devenue symptôme d'une crise identitaire de la possibilité d'habiter.

La plupart des œuvres expriment une mise en critique de l'espace individué.

Elles renvoient une image désarticulée, déconstruite, du rêve de l'inscription définitive du sujet, dans une définition le plus souvent traumatique de l'espace habiter.

Le signe de référence utilisé par les artistes est toujours la maison modèle, le standard ordinaire des typologies produites en masse, hors de la culture spécialisées des architectes.

La maison modèle est ainsi perçue comme le signe approprié du formatage mimétique de l'habiter.

Signe minimal, épure typologique de base, cette maison-bloc est le plus souvent recouverte de la forme récurrente du toit, élément identitaire de l'icône maison, jusqu'à la vider de toute substance propre.

La maison est ainsi prête à toutes les manipulations à partir de ce degré zéro de son expression.

L'usage extrêmement fréquent de la maquette, du "modèle" en attente d'une impossible réalisation, transforme la maison en un mode de vision, en "machine à visionner", rendant l'idée même de l'espace, inhabitable.

L'œuvre devient une interface où se tenir est impossible, mettant à mal l'idée d'abri, de refuge que pourrait encore signifier la maison.

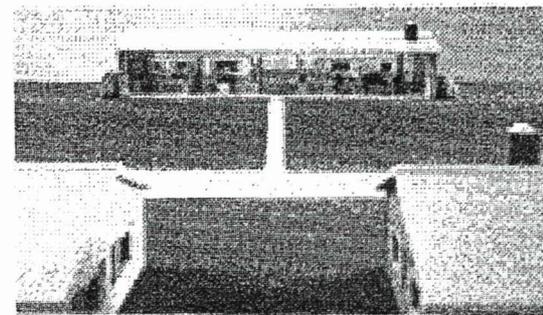
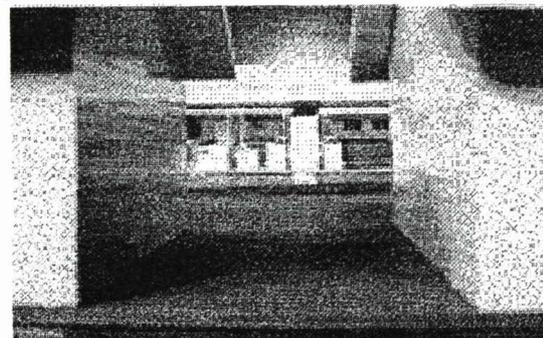
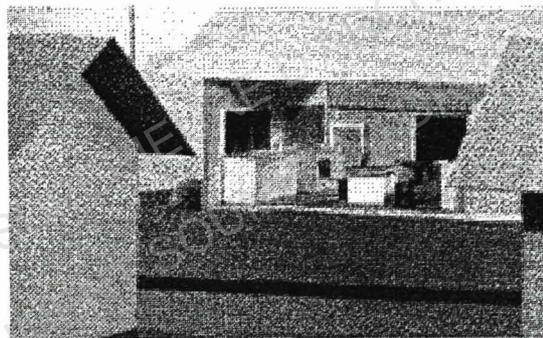
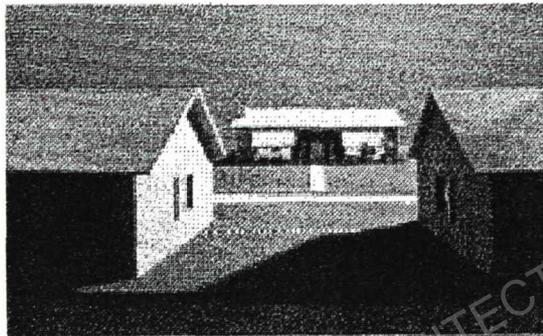
Par l'échelle ambiguë de la réduction, le sujet ne peut qu'entretenir une relation visuelle, ne peut "qu'habiter" l'image de la maison, rendant l'espace habitable hors d'usage.

Un autre secteur d'investigation est celui des maquettes à l'échelle 1:1 où le corps cette fois ci devient l'élément de mesure, l'organe de perception d'un espace toujours en conflit avec le sujet.

Dan Graham

" Dans la maquette *Alteration to a Suburban House* (1978), Dan Graham a remplacé le mur extérieur du pavillon familial par une cloison vitrée, et placé au milieu de la maison un miroir de telle sorte que le passant dans la rue soit non seulement impliqué dans l'exposition d'une vie privée, mais s'y intègre physiquement à travers le miroir, tandis que demeure invisible la seconde moitié de la maison au-delà de ce miroir. Absorption de l'extérieur, mise en exposition de l'intérieur en même temps qu'occultation, *Altération*, entrave toute dimension de l'habiter au profit d'une immersion de la vision dans l'architecture privée qui en devient en quelque sorte l'occupant. Cette œuvre de Dan Graham fait référence à l'architecture-signe, perméable à son environnement médiatique de Robert Venturi, Michael Graves, Frank O. Gehry, ainsi qu'aux maisons de verre de Mies van der Rohe et Philip Johnson (New Canaan, 1949). Elle opère la fusion de la maison de verre et du pavillon typifié de banlieue. "

Jeff Wall : Kammerspiel de Dan Graham, Bruxelles : éd. Daled-Golschmidt, 1988.



Dan Graham: *Altération of a suburban house 1978*

" C'est à nouveau une logique de renvoi spéculaire qui est à l'oeuvre à travers le recours au verre et au miroir qui s'efforce de rendre poreuses les limites intérieur/extérieur, privé/public de la maison, de les torsader l'une dans l'autre. Dan Graham rend compte ici de la privacité de la sphère publique à laquelle répond la mise en publicité de la sphère privée, où le "foyer" est devenu surface médiatique. "

M.A. Brayer : La maison : un modèle en quête de fondation .revue exposé ; édition HYX 1997

J.P. Raynaud

L'incarcération du domestique

L'histoire de la maison de Jean-Pierre Raynaud commence avec les psycho-objets en 1965, abris dans lesquels l'on peut entrer.

En 1968, il achète un terrain et à partir d'éléments standards dans un catalogue, fait établir les plans d'une maison en longueur sur deux niveaux, qui serait une " maison de tout le monde ". Dès 1970, apparaissent les premières modifications, parmi lesquelles le carrelage de 15 cm sur 15 cm, serti d'un joint noir, en premier lieu dans la salle de musique, avant d'envahir rapidement toute la maison, homogénéisant l'espace qui se transformera en centre d'un " psycho-drame ". La maison porte déjà les premiers signes de cette volonté d'enfermement qui aboutira au blockhaus. "

L'idée essentielle était de se protéger au maximum, de faire quelque chose où il n'y avait pas à discuter avec le monde extérieur. "

" Si j'avais pu acheter un sous-marin, je l'aurais recouvert de terre et j'y serais entré comme dans une maison " écrit J. P. Raynaud. "La maison familiale individuelle doit sa séduction toujours renouvelée au fait que ses propriétaires peuvent la modifier ou la contrôler à leur guise, comme une petite forteresse susceptible d'être aménagée sur mesure pour devenir le support de n'importe quelle expression sociale. "

Cette volonté de protection du monde extérieur, de la maladie, de la mort, aboutira à la destruction, après que la maison soit devenue tombeau, cénotaphe, temple. Ici la maison est un corps, aux mues successives, qui subit des transformations à la manière d'un organisme vivant. " La maison porte les stigmates de ses luttes et se reconstruit sur elle-même sans cesse " ; " la maison n'est pas un objet. Elle est espace et contenant d'objets, ayant, chacun, un rapport à l'espace. La maison n'a pas de centre; elle est polynucléaire, mais chaque lieu a son rôle à jouer par rapport aux autres dans une structure organique. "

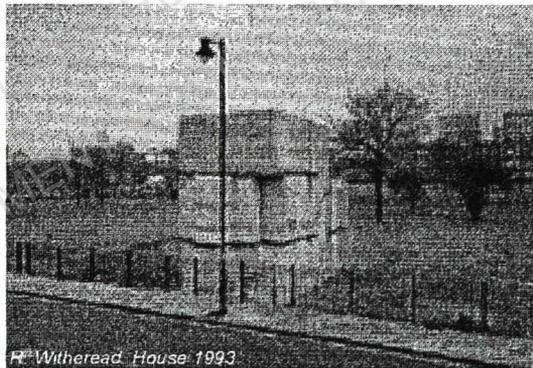
En 1974, Raynaud ouvre sa maison au public et en 1979, expose ses fragments archéologiques. En 1988, il décide de tout arrêter pour vingt ans, la maison est détruite et revendue. La maison aura été pour lui le lieu d'une expérimentation privilégiée de l'espace -temps, sans cesse reconduite.

Le chez-soi mortifère de Raynaud fait presque écho ce qu'avancait Ernst Bloch :

LA MAISON DES ARTISTES



R. Witheread House 1993



R. Witheread House 1993



J.P. Raynaud : La maison en Blockaus

" L'oeuvre de désintériorisation ainsi entamée devint création de vide "; " la maison doit redevenir une forteresse, quand ce n'est pas une catacombe ".
Elle est soumise à un cycle de construction/destruction qui arase toute mémoire possible du lieu sans cesse transfiguré dans ses métamorphoses.

Jean-Pierre Raynaud, La Maison, 1969-87, Éd. Du Regard, 1988.

Rachel Whiteread

House 1993

Rachel Whiteread créa à partir de l'empreinte moulée d'une maison victorienne à Londres, une sorte de maison-tombe, frappée de mutisme, dans un processus de retournement de l'espace.

Ici la " maison", volume plein, est le moule, l'empreinte d'une maison victorienne. Le vide est ainsi devenu le plein, le plus intime s'est transformé en monumental. La maison ne résulte donc pas d'une construction, d'un acte d'addition, mais d'un acte de soustraction, d'une empreinte, objet moulé comme un masque de mort, portrait mortuaire ou mémorial, qui fixe un espace négatif. L'empreinte est devenue un modèle à l'échelle 1:1. Il est bien entendu impossible d'entrer dans la maison, objet claustrophobique inhabitable.

La maison simulacre est devenue une image de l'objet perdu. La maison, comme lieu des habitudes, n'est plus. Le processus du modelage répète le jeu de la présence et de l'absence, le moule est jeté et, si le moulage s'avère un supplément à l'original, l'original est l'espace, un pur vide. Le moulage reste cependant un rappel constant de l'intériorité, même si les portes ne s'ouvrent pas, et que les fenêtres sont obstruées.

Le béton garde les traces de l'intime devenu monument : papiers peints, peintures, fragments de boiseries. La maison est devenue une surface impénétrable, qui nous oppose sa résistance, son mutisme.

Ces " maisons " de Whiteread rendent compte d'une inversion métaphorique du corps, d'une réversion de l'intériorité et de l'extériorité.

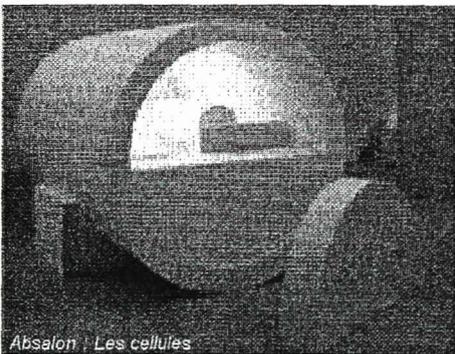
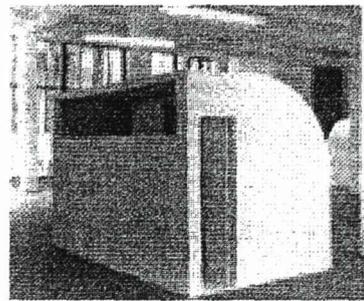
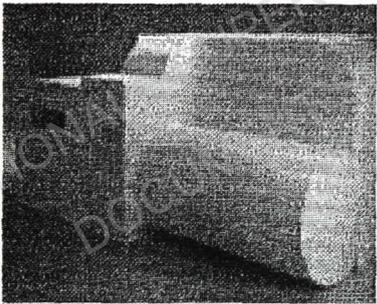
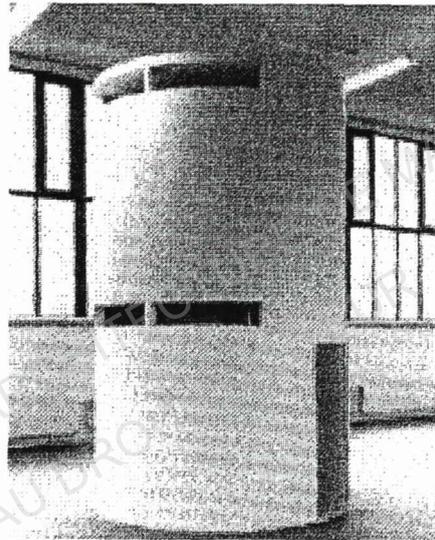
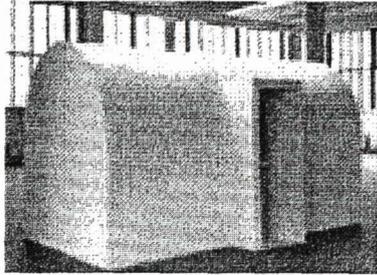
D'après M.A. Brayer : revue exposé ; édition HXX 1997

Absalon

Les " maisons " : portrait autiste de l'auteur

" Les logements sortent, chacun à leur tour, du même moule conceptuel: une maison pour une seule personne, un domicile conçu par son propre habitant, 'taillé' sur mesure et conforme à ses sentiments. Un abrégé de ses besoins.

C'est ainsi que les cellules blanches, dont les dimensions furent déterminées par



Absalon | Les cellules

d'innombrables mesures pratiquées sur l'unique être qui sera leur locataire, dictent en fait la logique de ses mouvements. C'est une logique paradoxale, une "danse de la mort" imposée à l'occupant des lieux qui l'oblige, faute d'autre issue, à revenir sans cesse sur ses faits et gestes et à les réapprendre par coeur. "

Idit Porat : Absalon " se loger à l'enseigne du corps " revue Exposé édition HXX 1997

En poussant à son comble l'espace "domestique", c'est-à-dire en collant au plus près de l'économie des besoins de l'habitant, de ses habitudes corporelles, Absalon parvient finalement à une construction qui excède sa "domesticité", qui tend à en inverser les prédicats, en faisant de l'habitation ce qui domestique l'habitant.

L'essence de l'habitation se trouve peut-être là dans une architecture qui s'impose et qui impose son fonctionnement à l'homme, quand bien même c'est lui qui l'a conçue. Cette rigidité contraignante est certainement ce qu'Absalon recherchait en construisant ces maisons condensées et expurgées, manière non seulement de s'isoler et de se protéger mais aussi de se mettre à l'épreuve.

Absalon met en jeu toutes les entraves qu'une maison peut faire peser sur son occupant. Il le fait par une approche moderniste qui organise elle-même, par sa rigueur et son essentialisme, un cadre toujours plus rigide et sévère. L'oeuvre d'Absalon acquiert en cela la compacité du monolithe, l'homogénéité d'une démarche qui, quels qu'en soient les présupposés esthétiques, a le mérite de pousser dans ses ultimes retranchements une certaine idée de la "maison individuelles "

Jérôme Bayler : Absalon : cellules, Casemates et Camisoles ; revue Exposé édition HXX 1997

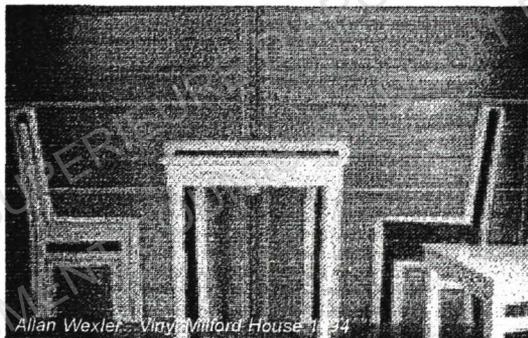
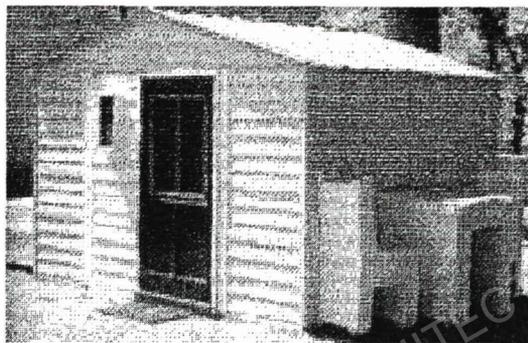
Gordon Matta-Clark

G.Matta-Clark opère une fusion entre sculpture et architecture. Fracture de l'espace. Découpe transversale et mise à distance de la maison par la mise hors d'usage de l'espace. La réapparition du danger dans l'espace domestique.

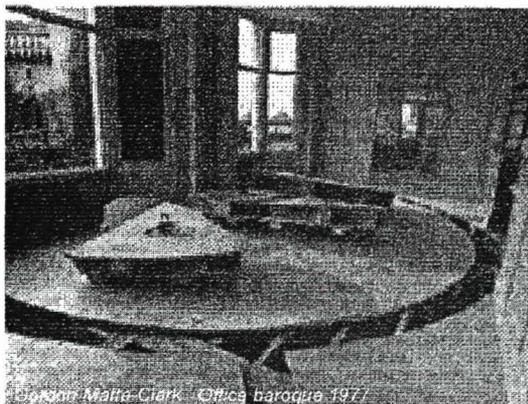
Allan Wexler

L'espace habitable minimum, la définition du stéréotype poussé jusqu'à la gestuelle quotidienne. La tentative de conquête du rapport extérieur/intérieur exprimée dans l'épaisseur des parois depuis le plus petit dénominateur commun de l'habiter.

C'est ici un travail situé entre le mobilier et la micro-architecture, entre le mobilier qui occupe l'espace et l'architecture qui le définit.

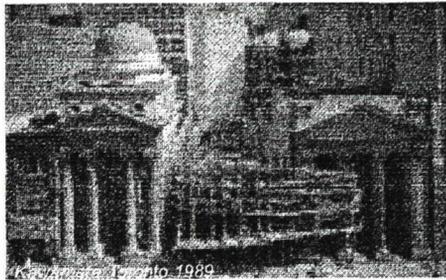


Allan Wexler - VinylViniford House 1994



Clément Malta Clark - Office baroque 1977

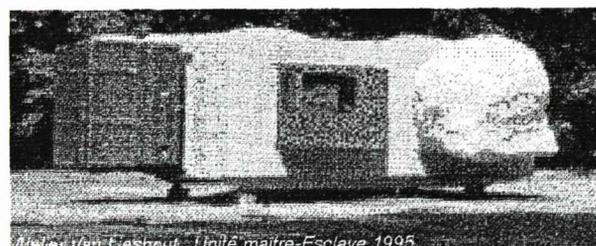
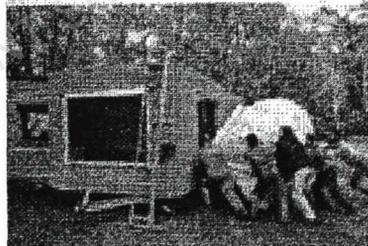
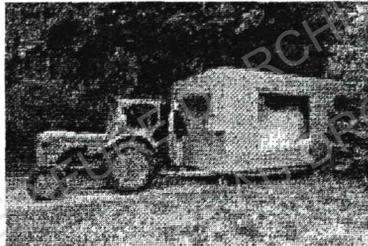
LA MAISON DES ARTISTES



Kyushu, Japan, 1989



Kawamata, Terra house N. 1, 1983



Atelier Van Eeshout, Unité maître-Esclave 1995

Les ateliers Van Lieshout

L'unité d'habitation hors la loi, maisons-objets sans fondations, en flottement dans la permanence de l'espace . Nous ne sommes plus ici dans le cas du sujet autiste mais dans une action continue qui vise à la ré-appropriation social de la marge, dans le fondement autarcique d'une nouvelle politique communautaire

Kawamata.

L'intrusion légère et fragile du sujet dans un espace déjà socialisé. Le parasitage vivant de l'espace. Par la précarité, l'éphémère de ses constructions, Kawamata rétabli l'usage, l'intention, la relation comme une force constitutive de l'habiter.

La fragilité de ses constructions révèle une vitalité que n'a plus l'objet figé qu'elles phagocytent, le fragilisant en retour dans sa prétention à l'éternité du monument.

Ce bref exposé des actions interrogatives des artistes contemporains met en lumière les positionnements critiques que la question de l'habiter se doit d'invoquer à une époque ou l'inscription définitive du sujet dans l'espace et remise en cause par l'avènement de la circulation généralisée.

" En fait, " l'espace critique " est partout désormais et pas uniquement, sur le réseau des réseaux, l'espace virtuel de l'Internet. La crise déjà manifeste de l'orthogonalité des bâtiments et l'émergence d'un espace topologique, sont les indices d'un véritable *changement de cap du bâti*, autrement dit de son rapport au corps - la relation entre physique et géophysique entraînant toujours, à plus ou moins long terme, une réadaptation du milieu bâti comme de l'environnement construit.

Devant l'intrusion de l'espace virtuel des télécommunications cybernétiques et son rôle prépondérant dans la mondialisation de l'économie, l'espace réel de l'architecture subit une pression temporelles intolérable, que l'abus de la transparence de l'architecture du verre ne fait jamais que révéler, sans résoudre le dilemme fameux entre le clair et l'obscur, le plein et le vide, mais surtout entre le *hic et le nunc*, l'ici et le maintenant, le *in situ* qui ont contribué depuis longtemps à instaurer le lien social, en bâtissant le lieu, le lieu social de la sédentarité rurale, depuis le néolithique jusqu'à la sédentarité urbaine, avec la naissance de la Cité, de ses remparts et de son cadastre...

Tout ceci a désormais vécu, avec le déclin de l'importance de la localisation et l'essor d'une globalisation (stratégique, économique ...) qui s'apprête à déstabiliser l'inertie du *monde propre*, pour se rabattre sur l'inertie de la masse pondérale du *corps propre* de l'individu, mais d'un individu lié et relié d'une tout autre manière que celle de la proximité coutumière d'un logement collectif. délocalisation et relocalisation

s'effectuant, de l'ici géographique au maintenant chronographique d'un emploi du temps qui domine désormais l'emploi de l'espace. "

" En fait, l'engouement récent pour les , " sports de l'extrême " -saut à l'élastique, parapente- ainsi que pour ceux, plus anciens, de la glisse et de la furtivité tels le ski, le patin, le skateboard, n'est jamais que l'émancipation progressive d'un "surfing" en voie de généralisation; l'effet de surface d'un sol effleuré plus que réellement contacté, indiquant clairement la perte de l'appui et de tout enracinement durable. À la fondation stable d'une fixation domiciliaire succède, là comme ailleurs, dans les associations, le couple ou l'entreprise postindustrielle, la dérive métastable, déclin d'une fidélité nécessaire au sédentaire, fidélité aussi bien à sa famille, qu'à son quartier, à son pays. "

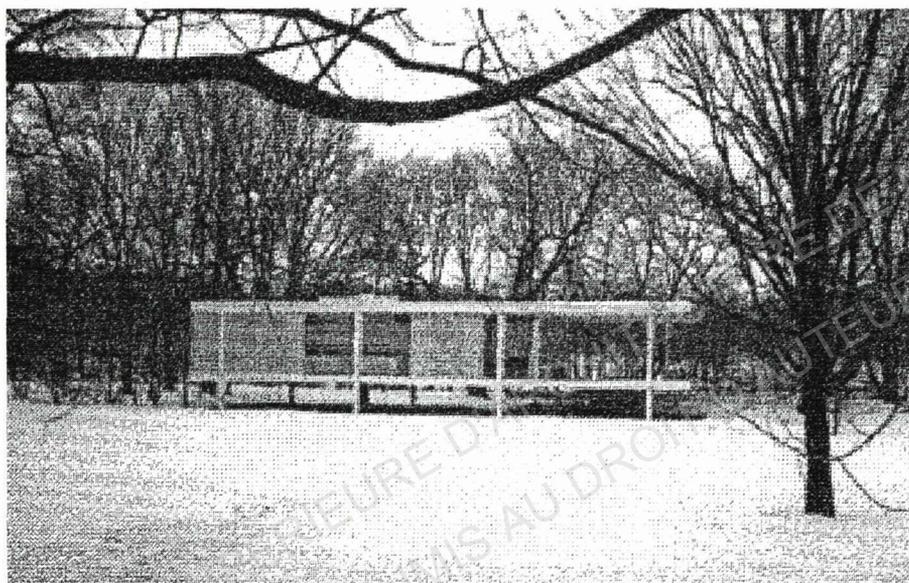
"le renouvellement des notions de nomadisme et de sédentarisme s'apprête à bouleverser l'agrégat métropolitain.

"Sédentaires - ceux qui seront demain *partout chez eux* dans les transports rapides, dans l'immeuble comme au désert.

" Nomades " - ceux qui ne seront *nulle part chez eux*, sans travail, sans domicile et sans affiliations sociales; membres d'une communauté désœuvrée, habitants démunis d'une grande banlieue planétaire où l'ancien centre de l'espace réel de la Cité cédera sa primauté historique à l'hypercentre du temps réel de la communauté des nantis, ces nouveaux sédentaires du " cybermonde ", de cette synchronisation de l'emploi du temps qui succède déjà à la standardisation de l'espace de l'âge industriel. "

Paul virilio : Extrait de :Un habitat exorbitant article paru dans Architecture d'aujourd'hui N°328

LA MAISON DE L'ARCHITECTE



LA MAISON DE L'ARCHITECTE

CABANE PRIMITIVE

L'habitat, cette architecture de la modestie quotidienne sera considéré que très tardivement, par les architectes, comme étant un sujet relevant de leur discipline, occupés qu'ils sont alors par le dessin du palais des princes et préférant écrire l'histoire de l'architecture par les hauts faits du monument.

Bien que cette architecture savante et l'histoire de ses maîtres soit du plus grand intérêt, l'isolement de son unique analyse agit comme un miroir déformant occultant tout un pan des activités humaines vouées à la construction et principalement celles s'exerçant dans le domaine de l'habitat.

Paradoxalement lorsqu'il s'agira de remonter aux origines pour légitimer les fondements théoriques des pratiques architecturales naissantes, c'est systématiquement le mythe de la première maison qui sera l'objet de toutes les spéculations.

Par l'intermédiaire de l'imaginaire développé autour de cet habitat minimum premier, il s'agira de codifier les actes authentiques, d'avant la pensée rationnelle, seuls susceptibles d'éclairer les significations profondes des rapports que l'humain entretient avec l'espace qu'il crée, en relation avec ses propres nécessités.

Les évocations spéculatives sur la forme originelle de la cabane primitive sont très anciennes et concernent aussi bien le domaine des mythes, des religions, de la philosophie que celui des théories architecturales.

A chaque période où s'impose un renouvellement de la discipline architecturale, la question obstinée du rôle nucléaire de la cabane primitive, justifiée par un passé idéalisé, se représente comme un leitmotiv rassurant et fondamental, un point de repère pour toutes tentatives de théorisation visant à définir les données essentielles de l'art de bâtir.

Le sens, alors, attribué à cet objet complexe qu'est la cabane primitive, est celui d'un " maître étalon " aux dimensions minimums, contenant en germe la totalité des situations pures définissant le rôle et la signification de l'architecture ; fragile origine dont dériveraient tous les édifices parsemant l'histoire.

La maison d'Adam

" Adam, chassé du Paradis, joint les mains au-dessus de sa tête pour se protéger des pluies diluviennes. La maison serait ainsi née d'un geste, qui aurait déterminé son anthropomorphisme récurrent, celui du besoin de protection contre les éléments extérieurs. "

Joseph Rykwert : citant Filarete. La maison d'Adam au paradis. Seuil 1972

" L'homme, qui le premier a bâti une hutte révéla, comme le premier qui traça un chemin, la capacité humaine spécifique face à la nature en découpant une parcelle dans la continuité infinie de l'espace, et en conférant à celle-ci une unité particulière conforme à un seul et unique sens "

Georg Simmel : La tragédie de la culture. 1988

Ces citations, définissent précisément les deux principales attitudes, contradictoires, fondatrices du mythe originel de la première maison.

. La première correspondrait aux réflexes " naturels " de l'homme cherchant à se protéger physiquement, lors de ses errances nomades, des adversités qui le menacent, en mettant en jeu les prémices de sa science naissante, dans le but de satisfaire à sa volonté de durer. Cette définition s'inscrit dans la tradition d'interprétation d'un développement matérialiste, utilitaire, d'un perfectionnement incessant des moyens techniques inventés par l'homme afin de compenser les faiblesses de son état, d'accroître sa capacité d'intervention, de réaction aux éléments hostiles de la nature.

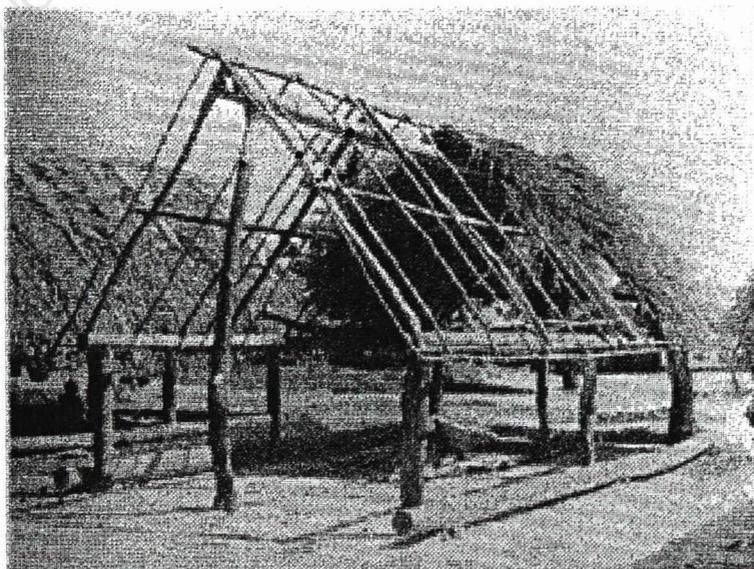
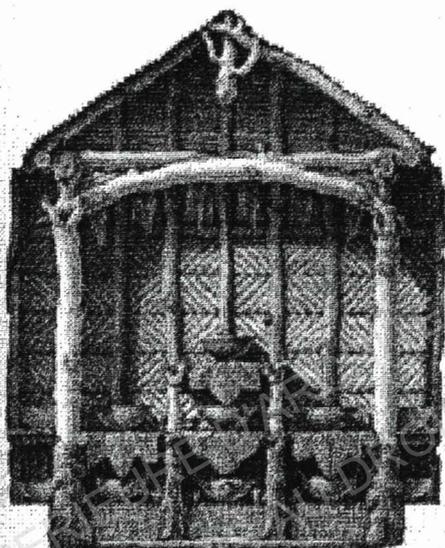
Cette accession laborieuse, d'un état de survie à un état de vie, correspondrait à l'émergence d'un premier état de la maison primitive compris comme l'instauration entre l'homme et son environnement d'un rapport complexe visant à développer l'emprise de sa réalité sur la nature physique du monde.

. La seconde citation évoque le thème de la maison originelle par une fondation symbolique, une prise de conscience, par l'homme, de ses facultés d'abstraction, de mise à distance du naturel par l'invention du signe. Par-là même, la première maison s'apparente à l'invention du langage, véhicule de la signification.

Elle pose d'emblée la maison comme une mise en forme d'une vision du monde, faisant dériver la notion d'abri vers celle de symbole, révélant la différence entre l'homme et " l'autre part " de la nature.

" c'est alors la conceptualisation, le fait qu'une tâche s'accompagne de signification, qui sépare les premières tentatives de l'homme, dans ce domaine, de celles des fauves poussés par l'instinct. "

Joseph Rykwert : La maison d'Adam au paradis. Seuil 1972



Les théories architecturales, depuis la première trace écrite conservée, celle de Vitruve, jusqu'à celles de Le Corbusier, en passant par les mythes Rousseauistes du " bon sauvage ", et jusqu'aux tendances récentes des recherches sur une définition de *l'habité minimum*, sont riches d'évocations, illustrant les deux thèmes cités, concernant l'imaginaire de la première demeure.

" L'homme primitif a arrêté son chariot, il décide qu'ici sera son sol. Il choisit une clairière, il abat les arbres trop proches, il aplanit le terrain alentour ; il ouvre le chemin qui le reliera à la rivière ou à ceux de sa tribu qu'il vient de quitter....Le chemin est aussi rectiligne que le lui permettent ces outils, ses bras et son temps.

Les piquets de sa tente décriront un carré, un hexagone ou un octogone. La palissade forme un rectangle dont les quatre angles sont égaux...La porte de la hutte ouvre dans l'axe de l'enclos et la porte de l'enclos fait face à la porte de la hutte "

" Il n'y a pas d'homme primitif, il y a des moyens primitifs. L'idée est constante depuis le début "

" l'homme a été d'instinct aux angles droits, aux axes, au carré, au cercle. Car il ne pouvait pas créer quelque chose autrement, qui lui donnât l'impression qu'il créait. Car les axes, les cercles, les angles droits, ce sont les vérités de la géométrie et ce sont les effets que notre œil mesure.... La géométrie est le langage de l'homme "

" La plupart des architectes n'ont-ils pas oublié aujourd'hui que la grande architecture est aux origines mêmes de l'humanité et qu'elle est fonction directe des instincts humains ? "

Le Corbusier : Vers une architecture. Paris 1926

" voulez-vous vous laisser conduire au bord d'un lac des Alpes ? Le ciel est bleu, l'eau verte, tout repose dans une paix profonde. Les montagnes et les nuages se reflètent dans cette eau, et aussi les maisons, les fermes et les chapelles, qui ne ressemblent pas à des œuvres de l'homme, mais paraissent sorties du même atelier divin que les montagnes et les arbres, les nuages et le ciel bleu. Mais qu'est ceci ? Une note fautive trouble cet accord. Parmi les maisons des paysans, une villa jette un cri désagréable et inutile. C'est l'œuvre d'un architecte. D'un bon ou d'un mauvais architecte ? Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il n'y a plus de paix, de repos, ni de beauté.

Comment se fait-il que l'œuvre d'un architecte, bon ou mauvais, souille le lac ?

Le paysan ne le souille pas. Ni l'ingénieur, qui bâtit une ligne de chemin de fer sur la rive, ou dont le bateau creuse des sillons dans le miroir clair.

C'est qu'ils travaillent autrement que l'architecte Le paysan trace un fossé dans l'herbe et fait venir le maçon. S'il y a de l'argile dans le voisinage, il y a aussi une tuilerie qui fournit les briques. Sinon, on prend la pierre du rivage. Et tandis que le maçon assemble les briques ou les moellons, le charpentier a déjà établi son chantier. La hache chante. Il fait le toit. Un toit beau ou laid ? Il n'en sait rien. Le toit.[....]

Il a voulu bâtir une maison pour lui, sa famille et ses bêtes, et il y a réussi. Son voisin ou son grand-père ont réussi de même. Il bâtit sans effort, comme l'animal que guide son instinct. Et sa maison est aussi belle qu'une rose, qu'un chardon, qu'un cheval ou qu'une vache. L'architecte au contraire, bon ou mauvais souille le lac.

C'est que l'architecte, comme la plupart des habitants des villes n'a pas de culture. Le paysan qui a une culture est sûr de son affaire. L'habitant des villes est un déraciné. J'appelle culture cet équilibre de l'homme intérieur et de l'homme extérieur qui est la condition de toute pensée et de toute activité raisonnable. "

A. Loos : paroles dans le vide. Architecture 1910. Ed. Ivrea 1994

G. Semper, dont les théories sur l'art et l'architecture, exposées en 1878 dans " Der Stil ", auront une influence dominante sur l'émergence d'un déterminisme matérialiste, présente l'origine de toute forme créée par l'homme selon deux nécessités fondamentales.

" Tout d'abord, en tant qu'elle est déterminée par l'utilisation concrète de l'objet ou par le service qu'on en attend : qu'il s'agisse d'un usage direct immédiat ou bien d'un usage indirect, idéal et symbolique. Ensuite, en tant qu'elle découle du choix du matériau mis en œuvre, ainsi que des techniques et outils employés pendant la fabrication" Ensuite, Semper classe par ordre de priorité " l'invention " des principales techniques : Le tissage, la poterie, la charpente et l'art du maçon : la stéréotomie.

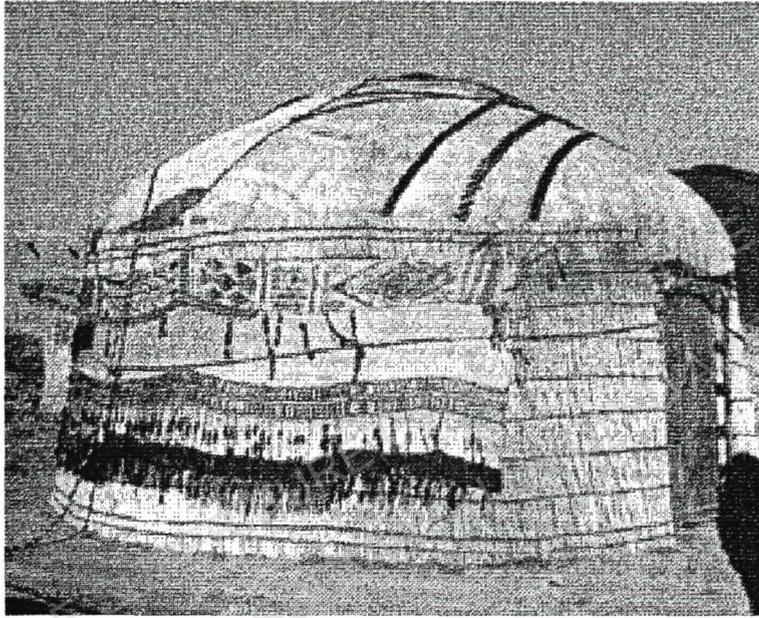
En ce qui concerne l'architecture, le prolongement manifeste de son hypothèse donne, logiquement, la tente comme forme primaire d'habitation.

" Si l'influence du climat et d'autres circonstances suffisent à expliquer ce phénomène historique et culturel, et même si nous ne pouvons en conclure que nous sommes en présence d'une règle immuable de l'évolution de la civilisation, il n'en demeure pas moins qu'on a commencé à construire au moment où naissait le tissage, c'est à dire l'écran, la barrière composée de branches et de rameaux entrelacés, dont la fabrication exige une technique qui est, pour ainsi dire, un cadeau de la nature à l'homme. La première cloison élevée à la main constitue sans doute la division initiale de l'espace. la transition entre le tissage des branchages et celui du chanvre, à des fins domestiques comparables, est simple et naturelle. "

G. Semper: Der stil . Munich 1878

Les théories classiques, vénérant le monde idéalisé de la Grèce antique, formulèrent des positions radicalement différentes quant au thème de l'architecture des origines. Laugier avait imaginé la naissance de l'architecture avec le modèle " naturel " de la cabane de branchage qui aurait ainsi déterminé l'apparition des éléments architectoniques du langage classique, tel que la colonne, le fronton, l'entablement et le développement axial de toute construction.

Quatremère de Quincy refusait catégoriquement l'idée que la cabane primitive puisse



contenir les fondements de toute architecture. Selon son point de vue, la nature utilitaire de cette maison des origines ne pouvait permettre l'avènement de l'architecture, elle ne saurait être qu'une bien pauvre réalisation, rudimentaire et grossière comparé aux œuvres grandioses du monde civilisé.

C'est au contraire en rivalisant avec la nature, notamment par l'introduction de la notion de proportion et des règles géométrique issue des spécificités du corps humains, que les grecs inventèrent l'architecture, érigeant la construction en art .

" cette cabane symbolique dont on fait le type de l'architecture en Grèce, ne signifie rien d'autre que l'ébauche ou l'essai de la charpenterie, c'est à dire d'un art mécanique."

Le mythe de la cabane, et par conséquent l'origine de l'architecture, se trouvait partagé selon deux points vues opposés : Celui de l'imitation et celui de l'invention.

" En dernière analyse, les deux camps s'accordent au moins sur un point : si l'architecture tendait vers un renouveau, si on devait recommencer à en comprendre la signification après des années d'indifférence, un retour à son étape " préconsciente " (ou à l'éveil de la conscience) ne pourrait manquer de dévoiler ou les concepts de base dont jaillirait une véritable intelligence des formes architecturales, ou du moins une compréhension de ces formes élémentaires dont doivent jouer les architectes, le plus simplement ou le plus savamment du monde, s'ils veulent s'affirmer à travers les créations les plus naïves comme les plus recherchées. "

" Si je dois doter Adam d'une maison au paradis, voilà où en réside la justification. Il ne s'agissait pas pour lui d'échapper aux intempéries, mais de créer un volume qu'il puisse interpréter en fonction de son propre corps, et qui, en même temps, constitue un relevé du plan du paradis, dont il saurait dès lors occuper le centre. "

" c'était en somme aussi bien une représentation du corps des occupants, qu'une carte, un modèle, et une interprétation du monde. "

Joseph Rykwert : La maison d'Adam au paradis. 1972 Seuil

Cette tentative permanente du retour aux origines, ambition élémentaire de toute théorie fondatrice est une constante de la pensée humaine. Ce mécanisme de la pensée, introspectant le passé afin d'engager le futur, évoque le cheminement vers la source vitale, régénérante, la fontaine de Jouvence des esprits encombrés par les accumulations de l'histoire. Il s'agit toujours de ré-identifier le cheminement perdu, les éléments fondamentaux, dont toute chose provient.

" La cabane primitive, foyer du premier homme, n'est donc pas une préoccupation passagère des théoriciens, un élément fortuit des mythes et des rites. Le retour aux origines implique nécessairement une nouvelle analyse de nos actions habituelles, une tentative pour régénérer les faits et gestes quotidiens, ou tout simplement le rappel

que la nature (ou Dieu) nous commande de les répéter encore une fois pour la période à venir. Dans la remise en question, si forte aujourd'hui, des besoins et des fins qui nous poussent à bâtir, la cabane primitive garde, je crois, toute sa force d'évocation : elle nous permet de ressaisir le sens originel, et, par conséquent, essentiel, de toute construction ; autant dire qu'elle justifie l'architecture....

Le désir de renouvellement est inévitable, éternel. La persistance même des tensions sociales et intellectuelles en assure le retour régulier. Et si la quête du renouvellement figurait partout dans les rites primitifs de changements saisonniers ou d'initiation, c'est de la même façon le souci de réformer des coutumes et des pratiques corrompues qui a guidé tant de théoriciens, lorsqu'ils en ont appelé à la cabane des origines. Tout cela me fait penser qu'elle continuera d'offrir un modèle à quiconque se préoccupe d'architecture, cette cabane primitive située, à jamais peut-être, hors des atteintes de l'historien ou de l'archéologue, sur cette Autre Scène qu'on peut nommer paradis. car le paradis est une promesse autant qu'un souvenir. "

Joseph Rykwert : La maison d'Adam au paradis. 1972 Seuil

En fait ces interrogations théoriques sur la première demeure, sur la naissance de l'architecture n'alimenteront que le débat sur le temple ou les palais du pouvoir et les monuments de sa représentation.

La maison, l'habitat, porté par la force des traditions vernaculaires et la cohérence localisée des savoirs faire artisanaux, suivra sa propre voie dans un registre aussi autonome que celui du " grand art ".

Au dix neuvième siècle, l'avènement de l'ère industrielle, la puissance émergente du capitalisme bouleverseront les structures des sociétés occidentales.

L'émigration massive des populations rurales vers les lieux de concentration de l'industrie inaugure l'ère du déracinement, de la délocalisation, l'ère de la circulation, du " tout est marchandises ". Hors des systèmes traditionnels de sa production, l'habitat redevient la nécessité de l'abri pour la masse des nouveaux urbains est des travailleurs de l'industrie. A partir de cet instant, l'habitat devient un problème d'organisation des infrastructures économiques. Avant même d'intéresser les architectes, la production de l'habitat des masses est une nécessité pour le bon fonctionnement du nouvel ordre économique. La cheptélisation de la main d'œuvre, dans les espaces ruraux colonisés par la grande industrie, induira la naissance des cités ouvrières et son corollaire typologique, le standard habitable, reproductible et indifférencié.

Les utopistes socialistes tenteront de redéfinir les cités patriarcales capitalistes, mais leurs réflexions concernera surtout le sens de la mise en relation des individus, aux destins promis comme univoques, plutôt que sur une possible différenciation / appropriation de l'habitat, signe d'individuation.

De cette vision mécaniste du monde naîtra la notion d'homme-type et la volonté de planification de ce qui lui sera considéré comme nécessaire vital, les besoins-types. Après l'homme de la renaissance considéré comme image du cosmos, mesure de toutes choses, vient l'homme de l'industrie, modèle de la machine, déterminé par les besoins de son fonctionnement.

Après l'espace du corps, la mécanique des corps et du corps social.

La nécessité de l'accélération des vitesses d'échanges des marchandises, produites en masse, créera le besoin d'une nouvelle infrastructure architecturale généralisée et par la même l'invention d'édifices ne prenant leurs sens que dans la vision globalisée des territoires reliés : réseaux de routes, ponts, chemin de fer, gares, entrepôts, ports de commerce seront les champs d'expression de cette nouvelle ère, qu'investiront, avec talent, les créateurs de la machine : les ingénieurs.

Au début du vingtième siècle, les architectes " découvriront " la capacité de production et de diffusion de l'industrie. Les nouveaux matériaux, process d'assemblage et de préfabrication qu'elle propose redéfiniront les passions pour la géométrie et l'exactitude tectonique, constante de la pratique architecturale, dans l'apologie d'une esthétique machiniste exaltée.

La production du logements des masses, de l'immeuble collectif à la maison individuelle construite en série, deviendra le leit-motif essentiel d'une tentative de re-socialisation de l'architecture.

Hannes Meyer, second directeur du Bauhaus, déclarera : " l'architecture quitte le domaine de l'esthétique pour devenir une discipline sociale ".

De fait les architectes collaboreront à forger les justifications théoriques d'une pensée industrielle et normative du construit.

Hommes types - Besoins types - logements types seront les paramètres d'une vision globalisante de la société réduite à l'expression minimum de ses composants .

La mécanique de la fonction parfaitement huilé, et le monde tournera sans à coup, deviendra le credo parfait pour le long terme, l'avenir radieux, rêvé par l'industrie.

Ambiguïté écrasante pour la pensée architecturale de la modernité.

Les maisons prototypes, icônes de l'histoire de l'architecture, jalonneront ce parcours frustrant, de l'éclat de leurs prismes cristallins parfaits . Conçues pour quelques clients privilégiés, bien qu'exclus de leurs définitions, ces maisons seront les propositions manifestes de styles de vie hypothétiques.

Elles combleront les désirs d'architecture des générations d'architectes de l'après guerre sans finalement avoir une incidence significative sur la production courante de la maison ordinaire.

Encore une fois, l'architecture de la maison, la maison d'exception, celle de la culture des architectes, s'inclura dans une pratique autonome, raréfiée et étanche.

La " maison du peuple ", celle de la culture vernaculaire des sociétés traditionnelles,

à depuis longtemps disparue dans l'avènement de l'industrialisation de la société et des modes opératoires fluidificateurs qui la définissent.

Le mode d'habitat est maintenant défini de " l'extérieur ", par des logiques de production et de marché où l'habiter n'est plus une composante de sa détermination,

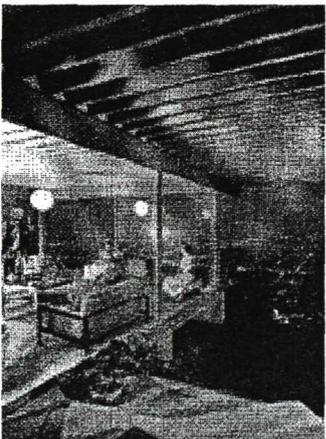
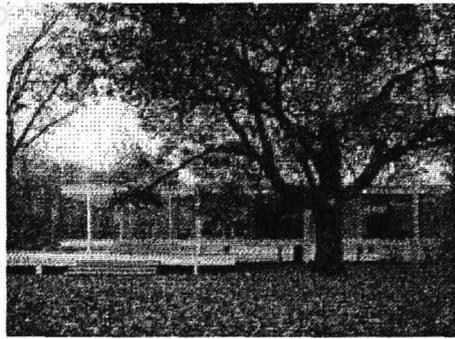
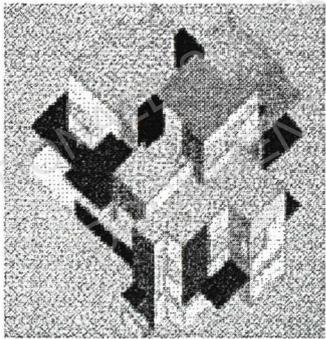
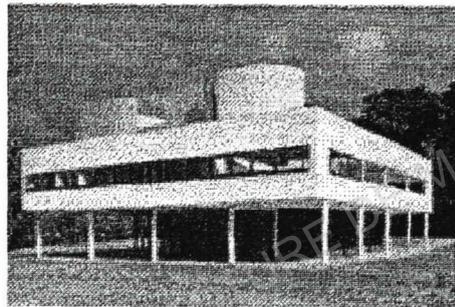
" Nous n'avons plus aucun concept de l'habitat sans pour autant que nous cessions de construire des habitations et d'habiter "

Peter Eisenmann

" Les mortels ne cessent de chercher l'essence de l'habiter, qu'ils leur faut encore apprendre à habiter "

Martin Heidegger : *Construire, habiter, penser*

LA MAISON DE L'ARCHITECTE



CONTRIBUTIONS AU DEBAT

Le degrés zéro de l'habitat

Andréas AUBY. Archilab.Orléans 2001

Aujourd'hui, soulever la question de l'habitat revient à aborder l'un des thèmes majeurs de l'architecture contemporaine. Et pourtant, voilà un thème qui semble quasi inexistant, du fait sans doute que, dans le débat actuel sur l'architecture, il est toujours recouvert par d'autres préoccupations.

C'est comme si le problème de l'habitat ne pouvait se départir d'une certaine connotation de banalité. L'habitat est considéré comme un besoin social, c'est une préoccupation qui s'est imposée à l'architecture, comment dès lors pourrait-il lui être un plaisir? Il semble donc que l'architecture contemporaine, soucieuse d'échapper à l'ombre portée par son passé moderne, doive pour ainsi dire contourner le problème de l'habitat: n'oublions pas en effet que l'architecture moderne s'est constituée par le biais de l'habitat, tout comme, inversement, l'habitat lui-même s'est nouvellement constitué grâce à l'architecture moderne. Pour l'architecture contemporaine, l'habitat est, d'une certaine manière, comparable à "la voiture de Papa", quelque chose qui, dans son inconscient, va de pair avec une sorte de "Attention" inscrit en rouge, et qui réveille le souvenir désagréablement familier de conditions passées.

C'est là un malaise qui a ses raisons d'être. Depuis les débuts de la Modernité, l'habitat est soumis à un dédoublement schizophrénique et se voit réparti entre, d'une part, la construction de logements de masse, et, de l'autre, celle de la maison particulière.

Ses aspirations esthétiques refoulées trouvaient dès lors un exutoire dans l'oasis de l'architecture de l'habitat privé, financé par les riches clients qui s'étaient laissés gagner par l'optimisme de constructeurs tournés vers l'avenir. Tandis que le Deuxième CIRM de 1929 à Francfort définissait son "logement pour un minimum vital", ("Die Wohnung für des Existenzminimum") à Brno, Mies van der Rohe construisait son "logement pour un maximum vital", la Haus Tugendhat, qui revenait vingt fois plus cher que la maison normale d'une famille à l'époque.

Dans les circonstances actuelles, la dédoublement de l'habitat en *high level* versus *low level* se trouve dans une impasse. La construction d'habitations privées, cantonnée dans un marché réservé aux promoteurs nantis, a fini par constituer une sorte de réserve architectonique dans laquelle la projet de l'avant-garde actuelle ne se réalise tout au plus que de manière symbolique (en occupant notamment 80 % des revues d'architecture), et n'exerce qu'une influence négligeable dans la géographie psychique et physique du présent. Nous avons donc affaire à un habitat qui, par principe,

se situe en dehors de l'économie normale de la société, ou plutôt instaure son économie propre, qui n'est pas sans ressembler à l'économie du gaspillage de Georges Bataille . Conjointement, l'autre moitié de l'habitat moderne, celui destiné aux masses, n'est pas non plus une voie valable face à la veine individualiste dominante dans le mouvement de transformation propre à la Seconde Modernité, tant il est déterminé par les conditions et les valeurs sociales de sa genèse, l'ère industrielle:

conçu comme solution d'urgence au problème de l'habitat dans la société industrielle et taillé sur les besoins de la petite famille fordiste, le schéma standard du petit logement moderniste est aujourd'hui désespérément dépassé en regard de la multiplication des styles de vie dans la société de consommation. Il est progressivement devenu le logement type des couches socialement défavorisées. Quiconque peut se le permettre, s'empressera d'aller habiter ailleurs. C'est la raison pour laquelle, dans l'ex-Allemagne de l'Est, on compte actuellement un million d'habitations préfabriquées vides, qui, bien qu'à peine trente ans après leur construction, subiront le même sort que les "cages à poules" de Pruitt Igoe dans la région de St Louis, dont la destruction à la dynamite en 1972 est devenue l'emblème de l'échec de la modernité.

A côté de la production d'espaces, l'architecture moderne se livrait essentiellement à la production de *Life Styles*. Dans la société actuelle, ce rôle est depuis longtemps repris par l'industrie omniprésente du *Life-Style*, qui propose en permanence de nouveaux modèles d'aménagement du style de vie et les propage à grands coups de diffusion médiatique. L'essayage de l'habitation" dans l'esprit duquel l'architecture moderne organisa des expositions comme celle de la Weissenhofsiedlung à Stuttgart en 1927, se retrouve aujourd'hui chez IKEA (et il est un fait certain qu'IKEA a bien plus influencé l'habitat contemporain que n'importe quel architecte). Cela vaut aussi pour les myriades de magazines dédiés à l'aménagement et au *Life-Style*, qui, sans conteste, déterminent davantage les retombées concrètes du débat sur l'habitat actuel que toutes les revues d'architecture réunies.

Face à cette production de *Life-Style* en temps réel, l'architecture se trouve dans un constant jet-lag culturel: tout ce qu'elle peut faire c'est réagir aux innovations du quotidien sans jamais les rattraper. Cette logique réactionnelle ne tient pas, face aux institutions culturelles qui, en réalité, devraient soutenir et assister l'architecture dans l'élaboration d'un fondement théorique de l'habitat contemporain.

C'est pourquoi une définition positive et directe de l'habitat, telle que Heidegger la concevait encore, devient de plus en plus difficile à produire par l'architecture contemporaine. Des déclarations véritablement qualitatives sur l'habitat ne deviennent possibles que là où l'on n'explore plus l'habitat en soi", mais bien les conditions de vie qui le modèlent au sein même de l'existence: la manière dont nous travaillons, les formes de relations personnelles que nous entretenons au quotidien, le fait que nous ayons ou non des enfants, que nous installions notre espace vital dans la périphérie ou dans la ville, les formes de loisirs que nous privilégions, le degré de mobilité requis

dans notre manière de vivre et les moyens de communication que nous utilisons pour organiser notre existence quotidienne etc., pour ne livrer là qu'une liste superficielle de paramètres externes de l'habitat contemporain. Pour arriver à une pratique architectonique actuelle de l'habitat, il faudrait inévitablement soumettre ces conditions à une recherche de grande envergure. Ce mapping de nos pratiques d'existence quotidienne permettrait de se prononcer avec plus d'exactitude sur le fait de savoir où l'habitat a véritablement lieu aujourd'hui, c'est-à-dire plus ou moins partout: à la télé, dans le train, à l'hôtel, au bureau partout sauf à la maison. Vu dans cette perspective l'habitat se présente comme un sujet absent. La quête de l'habitat débouche finalement sur un être-là de nature nomade, qui est aussi insaisissable qu'omniprésent. De la même manière que, dans un mélange de couleurs qui s'additionnent, une certaine couleur n'apparaîtra que dans la superposition optique de couleurs primaires, il se pourrait bien que l'habitat ne se réalise que dans la superposition performative de nos conditions d'existence prises dans leur intégralité.

Une telle définition excentrique de l'habitat permet en tout cas de recourir à des processus formatifs qui engagent l'habitat dans deux transformations essentielles: une dynamisation spatio-temporelle et une contamination typologique.

Premièrement: si l'habitat du dix-neuvième siècle et du début du vingtième siècle suggère une manière d'habiter statique, localisée, l'habitat d'aujourd'hui se temporalise et se spatialise toujours plus dans un mouvement qui s'inscrit entre les différents pôles de notre existence. Compte tenu de l'énorme mobilité qui fait désormais partie de la normalité professionnelle pour un nombre sans cesse croissant de personnes, le nomadisme devient une technique culturelle. Aujourd'hui, aux USA, chaque citoyen change déjà en moyenne tous les cinq ans de lieu de travail et donc de domicile; l'Europe occidentale se rapproche lentement de ces chiffres. L'homme "flexibilisé" (Richard Sennett) organise sa vie prioritairement en fonction des changements d'engagement dans sa carrière professionnelle. La disparition progressive des conditions de travail à long terme en même temps que la globalisation du marché du travail (l'Europe est aujourd'hui déjà un marché du travail) fait naître des biographies soumises à des fluctuations spatio-temporelles jusqu'ici insoupçonnées. Désormais l'habitat suivra donc de plus en plus une logique de, déménagement. En conséquence, l'habitation passe de l'immobilier au mobilier. Raison pour laquelle l'architecte allemand André Poitiers pense, qu'à l'avenir, nous habiterons plutôt dans des modules d'habitat transportables, que nous emporterons avec nous quand nous déménagerons: le ménage et ce qui le contient fusionneront pour devenir une infrastructure transportable, celle d'une habitation nomade, de sorte que nous vivrons dans un état quasi permanent de déménagement. D'un autre côté, cette pratique du déménagement transformera à son tour l'habitat, comme on peut déjà l'observer aujourd'hui. Car le mobilier fonctionne selon la logique du meuble, ce qui aura des conséquences considérables pour le concept

architectonique de flexibilité. Introduite dans l'architecture à la suite de la révolution constructive de la construction moderne, la flexibilité a tourné depuis longtemps au cliché banal sans avoir pu jouer tous les atouts de ses implications performatives. Jusqu'ici les architectes réfèrent encore principalement le concept de flexibilité à la dimension constructive de l'architecture. Le plan libre de la Maison Dom-ino autorise une structure portante plus simple où les murs sont remplacés par un nombre restreint de supports. Pourtant c'est surtout l'architecte qui profite de cette flexibilité (parce que les plans s'en trouvent simplifiés) tandis que la promesse de flexibilité dans l'organisation spatiale pour l'utilisateur n'est pour ainsi dire jamais tenue. Elle demeure un pur agencement spatial potentiellement transformable qui, en raison de l'inertie des parois une fois installées, reste une option plutôt théorique. Ce n'est que tout récemment que des architectes se sont mis à comprendre la flexibilité en termes de performance et à organiser effectivement un espace transformable, en concevant, par exemple, des installations jusqu'ici fixes (comme les cuisines intégrées) de telle sorte qu'elles puissent être librement positionnées dans l'espace (grâce à des raccordements d'électricité et d'eau amovibles, comme dans le projet "do it yourself" de Kaihofer Korschildgen). L'Espace devient instantanément transformable, à l'instar d'une maison japonaise traditionnelle avec ses parois coulissantes.

Cette flexibilité performative est une condition essentielle de la seconde transformation de l'habitat, celle mentionnée plus haut : la contamination typologique. L'idée d'un type architectonique perd progressivement toute raison d'être face à la différenciation des *life-style* au siècle de l'individualisation. Les plans d'une habitation standard pour une famille d'un ou deux enfants n'ont plus aucun sens du seul fait qu'une telle famille est de moins en moins représentative des relations humaines telles qu'elles existent dans les agglomérations urbaines des pays développés. Environ la moitié des couples mariés se séparent : raison suffisante pour la recherche d'un habitat conçu pour une famille divorcée avec deux enfants. Inversement les *Single Communities* gagnent en importance, parmi lesquelles il ne faut pas inclure que des jeunes gens âgés de 20 à 35 ans, mais aussi et surtout des *Aged Singles*, c'est-à-dire des retraités qui préfèrent les formes de cohabitation collectives, susceptibles de les assister, et renoncent de plus en plus aux homes pour personnes âgées.

Pour tous ces nouveaux besoins il n'existe encore en principe aucune forme d'habitat adéquate. Or, comme ces besoins ne cessent de se multiplier, il est peu probable qu'ils conduiront à de nouvelles typologies de l'habitat. Bien plus probable est l'apparition de prototypologies, typologies en devenir, qui ne sont jamais clôturées mais réagissent en permanence aux changements de situation. Comme la technique contemporaine de fabrication du rapid prototyping, les prototypologies ont la propriété de pouvoir tester immédiatement dans la réalité telle ou telle organisation matérielle et de réagir à des influences externes par l'apprentissage et l'adaptation : elles se coulent pour ainsi dire sur les *Life Styles*, qui se transforment à leur tour dans ce

processus de matérialisation. Les nouvelles technologies de la fabrication informatisée qui, en raison de leur logique de formation différentielle, peu résistante et adaptative, ont laissé loin derrière elles le concept de standards modernistes, offrent le fondement technologique requis par cette nouvelle correspondance entre l'architecture et les formes d'organisation transformables. Dans cette mesure l'architecture se situe aujourd'hui à un degré zéro similaire à celui des débuts de la Modernité. Et l'habitat pourrait ainsi redevenir un laboratoire de recherche pour une nouvelle architecture.

Les particularités du minimum

Frédéric MIGAYROU. Archilab. Orléans 2001

Il nous faudra bien apprendre à penser la réalité de nos manières d'habiter en nous débarrassant définitivement du modèle normatif de la maison.

Dessins d'enfants, hutte primitive, constructions vernaculaires, la maison resterait le référent iconique universel définissant une manière commune de l'habiter. Derrière la forme, l'idée de l'abri, la fonction élémentaire d'une séparation, intérieur, extérieur, la maison porte en elle une valeur plus essentielle, celle d'une inscription territoriale, d'une appartenance qui définit ce qui est proprement l'habiter, qui circonscrit ce qui est propre, qui ancre les valeurs d'une identité individuelle. La maison est l'objet d'une appropriation, et derrière l'acte marchand, l'achat d'une propriété, d'un bien en propre, transparaît toujours le jeu d'une construction d'identité. Mais cette évidente anthropologie de l'habitation cache mal un phénomène général de déappropriation où la relation au soi ne conditionne plus les formes de l'habiter. L'extension des réseaux d'échanges, tant économiques que liés aux transports ou à la communication, a créé une unité territoriale, physique ou virtuelle, qui constitue une nouvelle unité géographique qui rejette dans l'indéterminé les domaines inexploitable, des friches tout aussi bien réelles que symboliques. Les modalités juridiques de l'inscription ne sont plus déterminées par une relation au sol mais par une implication dans une texture d'échanges où l'espace n'est plus qu'un paramètre dans un faisceau complexe de considérations. Outre les causes naturelles, inondations, tremblements de terre, les transferts massifs de population se sont accélérés à la mesure d'une industrialisation omniprésente. Les concentrations urbaines sans précédents, la localisation et l'atomisation des conflits ou, plus simplement, l'homogénéisation des réseaux de transport ont instauré depuis longtemps une culture véhiculaire généralisée.

La sécularisation de l'habiter, la perte des spécificités locales qu'engage l'industrialisation du logement est donc tout à la fois un effet d'une gestion industrielle du territoire et de la production mais tout aussi bien une nécessité issue d'une sécularisation de la pensée engagée avec le 18^{ème} siècle. L'autonomie de la pensée, "la sécularisation comme fin de la métaphysique, ou comme modernisation, est plus qu'un simple

événement dissolutif, elle comporte une dimension d'émancipation qui déploie tout son sens dans la mesure même où elle maintient vivante la mémoire de sa propre provenance". Le même mouvement d'autonomisation accompagne le déploiement de l'architecture moderne, une industrialisation croissante qui mènera d'une part à une normalisation du style architectural, vers un style "international", mais aussi à une interrogation accrue des principes même de cette normalisation. Les architectes seront toujours partagés entre les recherches d'une optimisation des logiques de construction et la recherche d'une spécificité, tout à la fois définie par la demande, mais aussi comme affirmation d'une identité de leur langage, d'une identité de l'architecture. Walter Gropius, présentant les avantages de la rationalisation de la construction, cherchera à valoriser une économie de la standardisation qui permet par la diversification qu'elle offre de s'ajuster aux besoins de chacun.

"La répétition d'éléments standardisés et l'utilisation de matériaux identiques dans différentes constructions, offre les mêmes possibilités de coordination et de modération dans l'aspect de nos villes que l'uniformité qui est apparue dans l'uniformisation de nos manières de s'habiller. Elle autorise tout à la fois une heureuse combinaison architectonique d'un maximum de standardisation et d'un maximum de variété".

La maison ayant perdu son efficacité ontologique, simple principe fonctionnel d'une organisation de l'habiter minimum, elle s'affirmera dans l'imaginaire du modernisme comme le principe récurrent d'une définition de ce qui peut encore spécifier l'architecture comme discipline. La maison reste une matrice de définition de la syntaxe architecturale, elle porte non seulement l'idée d'une architecture qui organise ce qui est le propre, l'identité d'un rapport à l'habiter, mais elle manifeste aussi le propre de l'architecture. La maison comme programme porte la validation formelle et juridique d'une unité de l'architecture, une sorte de garantie où les architectes valideraient la spécificité, voire la morale de leur langage.....

L'architecte n'a plus aujourd'hui qu'une seule voie, il doit accomplir et déborder toute métaphysique de la maison, tout humanisme résiduel de l'habiter, au profit d'une pratique véritablement opérative. La maison n'est plus qu'un avatar de la localité, elle n'est qu'un substrat fait de services où seule la durée la différencie de l'accueil hôtelier. La notion d'"a-maison" avancée par Reyner Banham dans "A home is not a house" prend aujourd'hui tout son sens. Il s'agit à tout moment de pouvoir créer des environnements agrémentés des services nécessaires à une demande spécifique, environnements reconvertis en permanence. "le slogan fonctionnaliste, la maison est une machine à habiter n'est pas productif parce qu'il commence par présupposer l'idée de la maison"

LA MAISON DU PEUPLE



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'ENSEIGNEMENT DU VERNACULAIRE

" Ce sont les forces qui déterminent les formes qui sont intéressantes, non les formes en elles mêmes. "

Amos Rapoport : anthropologie de la maison Dunod 1972

Pour une vaste majorité de la population de la planète, les maisons ne sont que le contexte ordinaire de la vie quotidienne. La plupart du temps, elles ne sont d'ailleurs pas conçues architecturalement, mais bâties selon des méthodes de construction et des formes éprouvées que le temps a transformées en traditions. Cependant, La petite dimension de la maison, permet de révéler, dans toute sa force, la complexité culturelle, historique et physique à l'œuvre dans la définition de l'habitat.

" Il faut, dans ce contexte, définir ce que nous entendons par *vernaculaire* : la conception et l'édification de maisons dans un environnement culturel fait de méthodes de construction relativement simples, sans l'apport de spécialistes.

La destruction systématique, depuis deux siècles et sur toute la planète, des cultures indigènes a fortement contribué à dépouiller les traditions vernaculaires de leur richesse symbolique et rituelle pour les remplacer, dans les parties du monde sous l'empire du dogme économique, par une approche pragmatique et fonctionnelle purement matérialiste.

Dans les pays industrialisés, la construction de maisons au cours du XX siècle a de plus en plus été influencée par une esthétique que dominaient les capacités et les méthodes de l'industrie et les techniques imposées par l'économie mondiale.

Quant au discours de l'architecture sur la maison en tant que type, il est resté plus ou moins marginal, l'expérimentation restant essentiellement confinée soit à des maisons individuelles réservées à une clientèle aisée, soit à la conception de logements sociaux. La grande masse des bâtiments destinés à l'habitation, entre ces deux extrêmes, n'a guère subi d'influence réelle de la part de la théorie et de la pratique architecturales. "

Nicolas Pople : maisons expérimentales Seuil 2001

L'architecture vernaculaire n'en présente pas moins un enseignement riche de significations en ce qui concerne les rapports que l'homme entretient avec les sociétés qu'ils constituent, avec les environnements culturels, historiques et physiques définissant le contexte de ces rapports.

Le populaire

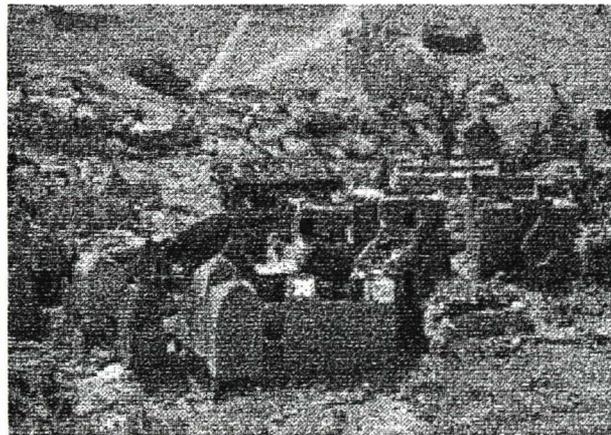
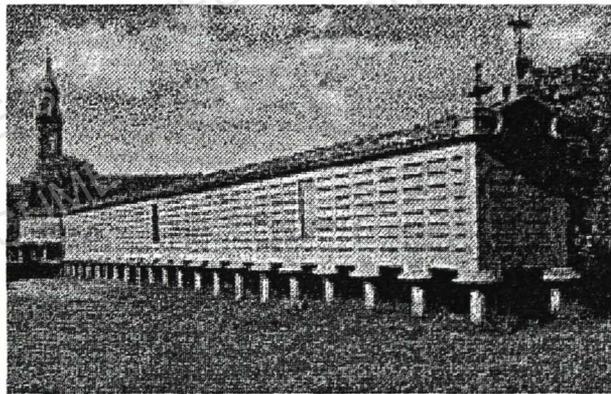
" La tradition populaire est la traduction directe et non consciente d'une culture sous la forme matérielle, de ses besoins, de ses valeurs, aussi bien que des désirs, rêves et passions d'un peuple. C'est une conception du monde écrite en italiques ; c'est l'environnement idéal d'un peuple qui s'exprime dans les constructions et dans l'habitat, sans l'intervention d'architectes, artistes ou décorateurs agissant dans un but déterminé (bien qu'on puisse discuter le point de savoir si l'architecte est réellement un créateur de forme). La tradition populaire a des liens beaucoup plus étroits avec la culture de masse et avec la vie quotidienne que la haute tradition architecturale qui représente la culture de l'élite . la tradition populaire constitue aussi la majeure partie de l'environnement bâti " .

Le primitif

" Un bâtiment primitif est tout simplement un bâtiment produit dans les sociétés que les anthropologues qualifient de primitives. Le terme primitif désigne essentiellement un certain degré de développement technique et économique, mais implique aussi certains types d'organisation sociale....

Redfield remarque que dans les sociétés primitives, chacun possède une connaissance diffuse de tout et que chacun est concerné par tous les aspects de la vie de la tribu. Pour la construction cela implique que chacun soit capable de construire sa propre maison et le fait habituellement . Les activités ne sont presque pas spécialisées (en métiers) et la famille moyenne possède toutes les connaissances techniques existantes. N'importe quel membre du groupe peut construire les bâtiments dont le groupe à besoin, quoique dans de nombreux cas, pour des raisons autant sociales que techniques, ceci soit fait en commun par un groupe plus étendu. Dans la mesure où n'importe quel membre du groupe bâtit sa propre maison, il comprend parfaitement ses besoins et ses exigences ; chaque problème qui se pose le touche personnellement et c'est lui qui le traite. Bien sûr, la manière dont on fait ou ne fait pas les choses est prescrite. Certaines formes étant considérées comme admises elles résistent fortement aux changements puisque des sociétés comme celles-là sont très traditionalistes. Ceci explique le rapport étroit qui existe entre la forme et la culture dans laquelle elles sont enserrées, et aussi la persistance de certaines de ces formes durant de très longues périodes. Grâce à cette continuité le modèle est en somme ajusté jusqu'à ce qu'il satis-

LA MAISON DU PAYSAN



fasse la plupart des exigences culturelles, des exigences physiques et des exigences d'entretien. Ce modèle est parfaitement uniforme ; aussi, dans une société primitive, toutes les maisons sont-elles fondamentalement identiques. "

L'indigène

" Lorsque ce sont des ouvriers spécialisés dans la construction qui bâtissent la plupart des habitations; nous pouvons dire, un peu arbitrairement, que nous passons de la construction primitive à la construction indigène préindustrielle. Mais même dans ce cas, chaque membre de la société connaît les types de bâtiments et sait même comment les construire, l'habileté de l'ouvrier n'étant qu'une question de degré....

Le plan indigène procède par modèles et par ajustements ou variations, aussi y trouve-t-on plus de variantes et de différences originales que dans les constructions primitives ; ce sont des *exemplaires particuliers* qui sont modifiés et non le *type*. Quand un artisan construit une ferme pour un paysan, ils en connaissent tous deux le type, la forme ou le modèle et même les matériaux. Il ne reste qu'à déterminer les particularités.....

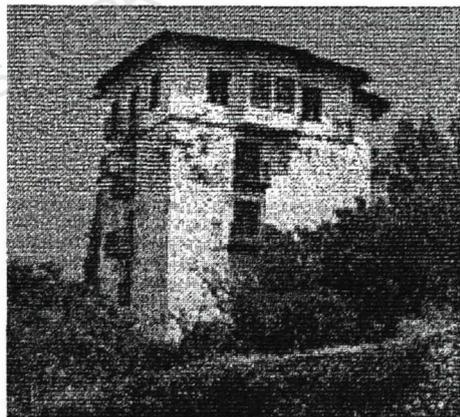
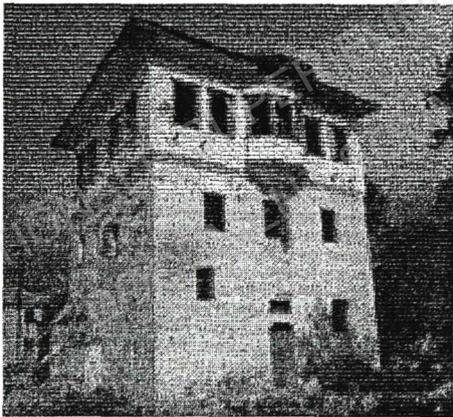
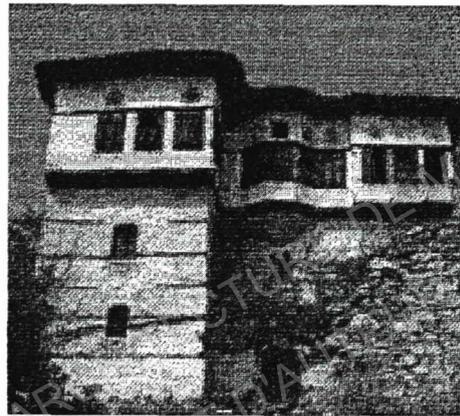
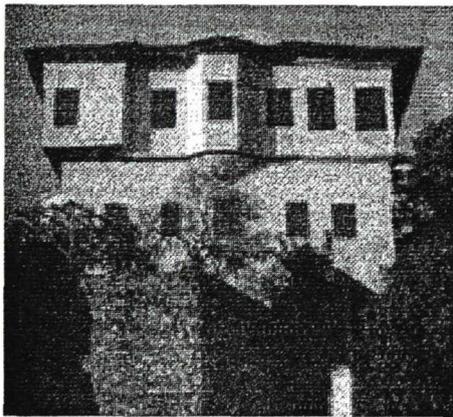
Bien que pour un bâtiment indigène les possibilités d'expression soient toujours réduites, il n'en reste pas moins qu'il peut s'adapter à des situations très différentes et cependant être à chaque fois à sa place. Ce sont justement ces limitations des possibilités d'expression qui rendent possible la communication. Pour communiquer, il faut être prêt à apprendre et à utiliser le langage, ce qui implique d'accepter l'autorité, la confiance et un vocabulaire commun. Une autre qualité caractéristique du bâtiment indigène est qu'il permet l'agrandissement ; *il est par nature non spécialisé*, ouvert, tout à fait différent de la forme fermée, définitive caractéristique de la plupart des constructions de style. C'est cette qualité qui permet aux bâtiments indigènes de supporter des changements et des additions qui détruiraient l'aspect et la conception d'un bâtiment de style. *Plutôt que par la nature des éléments eux-mêmes, le bâtiment indigène se caractérise par la plus grande importance et la plus grande signification des relations existant entre les éléments, et par la manière dont on obtient ces relations.....*

Si cela se passe ainsi, c'est parce qu'il existe une conception de la vie commune, un modèle accepté de maison en petit nombre, et, finalement, une hiérarchie acceptée, donc un modèle, accepté, d'établissement (d'habitat).

Moderne

Tant que la tradition est vivace cette image partagée et acceptée agit ; quand la tradition disparaît le tableau change. Sans la tradition on ne peut plus se fier aux règles acceptées et commence alors l'institutionnalisation. L'apparition de catalogue de modèles est la première phase de ce processus et ce, pour plusieurs raisons.

LA MAISON DU PAYSAN



La première raison est qu'il y a un plus grand nombre de types de bâtiments dont beaucoup sont trop complexes pour pouvoir être construits d'une manière traditionnelle. Le développement de la spécialisation et de la différenciation trouve son parallèle à l'intérieur des constructions et dans les divers métiers et professions qu'impliquent leur conception et leur réalisation.

La deuxième raison est la perte d'un système de valeurs et d'une conception du monde qui soient communs, avec par conséquent la perte d'une hiérarchie acceptée et partagée et généralement la perte de buts communs aux architectes et au public.... L'absence de coopération conduit à l'introduction des contraintes (allant plus loin que le catalogue de modèles) telles que les codes, les règlements et les règles concernant les alignements et les retraits.....

On peut distinguer les sociétés traditionnelles des sociétés modernes par le contrôle informel des phénomènes affectifs et de l'unanimité qui règne dans les premières, opposés au caractère impersonnel et aux spécialisations dépendant les unes des autres des secondes ; ce qui correspondrait à l'idée émise par Redfield de la substitution d'un ordre technique par un ordre moral.

La troisième raison de la disparition d'une tradition régulatrice est que notre civilisation encourage l'originalité, la recherchant souvent pour elle-même.....

Ce dédain est souvent fondé sur des considérations non fonctionnelles et se trouve lié à des facteurs socio-culturels. Dans la plupart des civilisations traditionalistes non seulement on ne recherche pas la nouveauté, mais on la considère même comme indésirable....

L'absence de différenciation dans les formes et dans la construction des bâtiments est une expression de l'absence généralisée de différenciation, caractéristique des sociétés primitives et même agraires.....

Il me semble que l'on devrait reconsidérer les modèles simples, afin de préserver la signification des contradictions et des complexités existant entre les habitations, les agglomérations et la culture....

Il existe un langage populaire moderne qui est fondamentalement, mais non exclusivement, celui du type.

Ces types ont une origine étrangère au monde professionnel de l'architecture...et qui sont pour ainsi dire venu " d'en bas ".

Les types sont dessinés pour le goût populaire et non par lui, mais, comme les logements populaires, elles continuent à exprimer des valeurs communément admises d'une manière plus claire que ne le fait la subculture des créateurs.....

Amos Rapoport : pour une anthropologie de la maison . Dunod 1972

LA MAISON DU PEUPLE



La norme et l'usage

Si l'architecture vernaculaire trouve sa définition, en partie, dans les valeurs partagées des usages, peut-on affirmer qu'il existe encore de nos jours une architecture vernaculaire faisant référence à un type d'usage issue d'une culture " populaire " ?

En soit l'expression culture populaire est déjà plus que problématique.

La notion de peuple, définie par l'adhésion à des modes de vie chargés de symboliques culturelles communes et partagées, de signes, d'usages, d'*habitus* liés à l'organisation économique, politique et spirituelle d'un territoire, ainsi qu'à la production vivante et créative des langages qui la représente, n'a plus guère de réalité et donc de sens.

Il n'y a plus d'architecture vernaculaire parce qu'il n'y a plus de peuple.

Dans les sociétés industrielles, l'institutionnalisation de la norme codifie les usages.

Le formatage par la norme est le vecteur essentiel de la mise en marchandisation du monde. Pour que les choses, les idées, les œuvres puissent circuler partout il faut qu'elles deviennent interchangeables et assimilables rapidement, qu'elles se " normalisent".

L'imposition des formats de standards se généralise.

De créateur des nécessités de notre environnement nous en sommes passés les consommateurs.

D'individus différenciés dans une vision commune et acceptée du monde nous sommes passés à une société basée sur *l'individualisme de masse* c'est à dire à une différenciation anecdotique et superficielle par le culte truqué de *l'originalité* définie par une réalité univoque imposée et subie.

L'habitat, bien entendue, n'échappe pas à cette définition. La maison est devenue un produit de consommation comme un autre, la standardisation la rendant interchangeable. La " personnalisation " de la maison est devenue un accessoire de la commercialisation et les " choix " sont sur options tarifées et répertoriées dans des catalogues. L'espace " habitable " est défini par un agglomérat de volumes-boîtes délibérément finis, aux fonctions parfaitement déterminées. Ici l'on mange, ici l'on dort, ici l'entretien du corps. Seul possibilité pour l'occupant de " particulariser " l'espace, le mobilier, bien que lui-même standardisé, l'oblige à des choix d'assemblage.

Sans aucun doute que ce dernier refuge est devenu le lieu de toutes les investigations identitaires.

Faible marge de manœuvre cependant, en effet la télévision n'est-elle pas devenue la fenêtre la plus importante de la maison ?

Retour du standard, par l'extérieur, profondément confondu avec l'intérieur et ce jusqu'à l'intime de l'être.

La maison, on y loge un temps, on la loue, on l'achète ou on la vend et on recommence ailleurs - la vie est ailleurs.

Si ces paramètres de la nouvelle réalité de l'habiter, présentés ici de manière schématique, semblent définir le cadre opérationnel de nos possibilités d'action, nous pouvons signaler quelques exemples encourageants, où dans des replis de territoire, difficilement contrôlés par la norme, s'est fait jour un mode d'appropriation de l'espace habitable démontrant les possibles d'une revitalisation de l'acte d'habiter. Après le mythe philosophique de la première cabane : le rêve populaire du cabanon

Cabanon

Lieu des loisirs de plein air ou habitat minimum, au cabanon tout se passe comme si, une fois le devoir du respect de la norme accompli, dans la demeure urbaine, dans les contingences du quotidien, le temps libéré devenait le temps de l'habiter, le droit conquis du plaisir d'être, exprimé dans l'auto-détermination bâtie d'un environnement choisi.

Sur le littoral camarguais, territoire magnifiquement hostile, dans la violence du Mistral et les assauts de la mer, sur des buttes de sable à la végétation rare, l'abri construit à partir de matériaux récupérés, ce fait subtil. Le savoir-vivre s'exprime dans une attention perspicace et inventive aux réalités du site. La notion de protection devient l'expression d'un savoir-faire retrouvé, en intelligence avec les réalités de l'environnement naturel et ce, sur un terrain qui " n'appartient pas". Sur ces terrains à quelques centimètres du niveau de la mer, tout est utilisé au mieux : le choix de l'orientation, le calage par rapport au couvert végétal, les dénivelés de sable, la relation aux clôtures voisines.

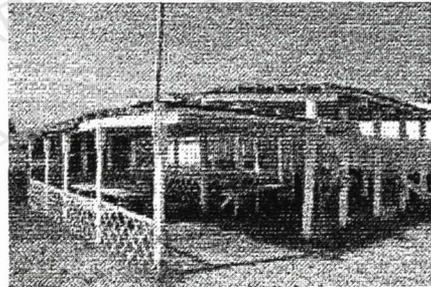
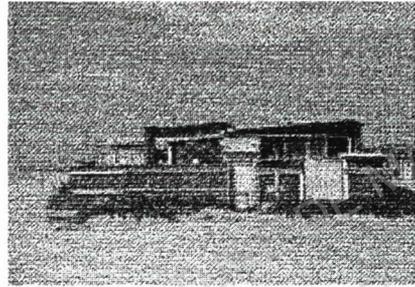
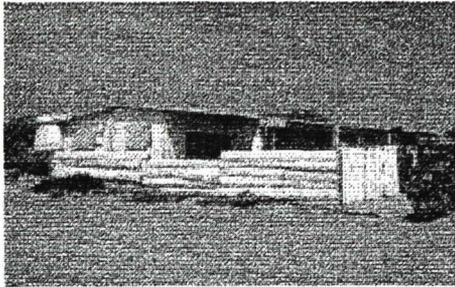
L'invention des formes relève du prédéterminé des matériaux récupérés mais reste guidée par le plaisir de l'assemblage en résonance avec les intentions de l'usage et les réalités orientées du lieu. Edifices précaires, sans valeur foncière, les cabanons n'expriment que le plaisir d'être dans la beauté d'habiter ce lieu. Le rapport d'échelle entre la fragilité de cette implantation et l'immensité du site est extraordinaire. Terre, ciel et mer se donnent comme un horizon sans limite, surdimensionné, parfois hostile.

Ici, on *habite* dans cet accord profond et brutal au monde parce qu'il y a bien eu au préalable une *intention* d'habiter.

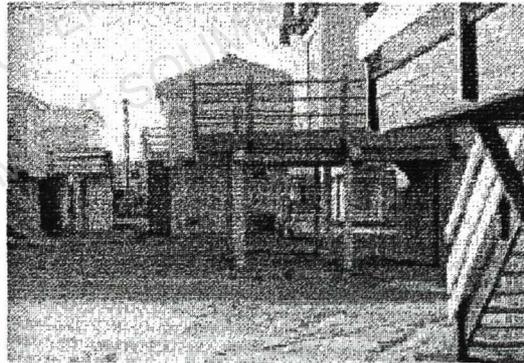
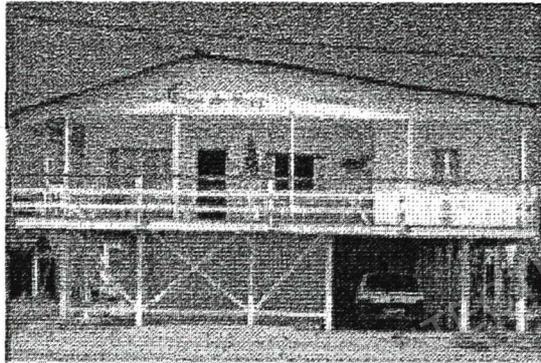
Il ne s'agit pas, ici, de faire l'apologie de l'auto-construction sauvage, mais de démontrer qu'il existe la possibilité d'une alternative à la laideur indifférenciée des lotissements, qu'il existe des désirs d'être et d'habiter qui savent encore compromettre la norme et la médiocrité du standard industriel réglementé.

Ces exemples ne sont pas proposés comme modèles, mais comme *signes* d'une possible ré-appropriation, par l'habitant, par celui qui en a l'usage, d'un désir d'habiter, c'est à dire de rendre possible l'expression singulière d'une volonté de situation, d'un " être là " qui pourrait bien être l'expression d'une vision du monde à l'échelle particulière.

LA MAISON DU PEUPLE



LA MAISON DU PEUPLE



Si il n'y a plus de culture populaire, il y a le désir et la spontanéité de l'invention, la mise en jeu de l'intelligence des situations, l'expression volontaire des choix de relations, un possible devenir des intentions d'habiter. Ce sont avec ces matériaux vivants que l'on doit pouvoir construire des lieux de vie opposés aux lieux de mort social que sont ces lotissements distendus mitant le territoire de leurs impensées radical.

" En visitant des serres horticoles, chez un pépiniériste, je me suis posé la question de savoir si il n'était pas possible, pour nous, humains, de vivre dans des lieux aussi beaux que ceux où vivent nos plantes "

Anne Lacaton

Manuel Gausa

Les trois petits cochons revus comme il convient . Quadern . N° 217 . 1997

Les trois petits cochons, cette sympathique histoire tellement perverse - et en même temps si efficacement instructive pour des gamins qui ont réponse à tout et enclins à l'imagination hétérodoxe - raconte comment trois laborieux petits cochons aux prétentions d'architecte-bricoleur passent leur temps à proposer diverses solutions d'auto-construction au thème fastidieux de l'habitat individuel.

Comme on s'y attendait, c'est le pire des trois [c'est-à-dire le plus conventionnel] qui finit par l'emporter. Et en bonne logique, c'est le plus vieux, le plus vicié par la routine et malmené par la vie mais aussi le plus perverti par la voie pragmatique d'un possibilisme prudent, mal dénommé aussi, parfois, "réalisme"

Et il y a les deux autres, plus rebelles et désinvoltes, qui essayant des systèmes techniques alternatifs et des formules nouvelles de relations au passage (matériaux biologiques, structures légères, constructions à sec, montages réversibles, occupations temporaires - comprenez éphémères - etc.) La chose ne fonctionne pas. La Dure Réalité (le grand méchant loup, métaphore commode de la vaste accumulation d'obstacles qui guettent sans cesse le professionnel] détruit l'invention. Trop d'idéalisme. Trop d'ingénuités. Trop d'imprévus. Trop d'imperfections. Echech.

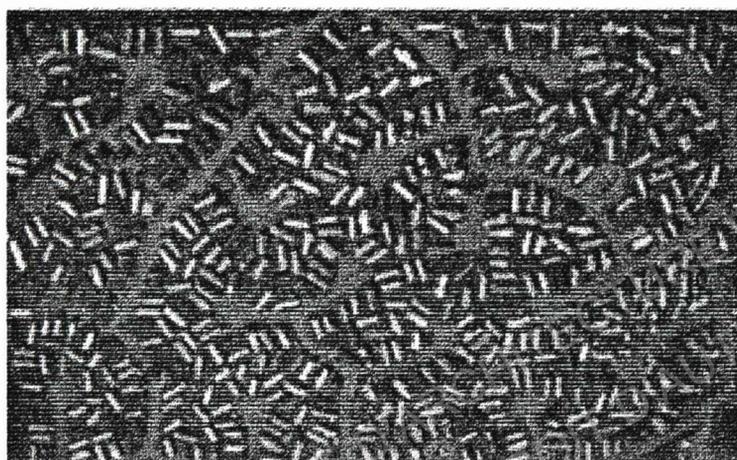
Conséquence: le refuge dans la brique, symbole de ce qui est éprouvé, fiable et garanti. Traditionnel donc conservateur..

Moralité: la nouveauté, le risque, l'innovation, au bout du compte sont punis. Fin de l'histoire. Fin? Peut-être pas. La recherche récente annonce de nouvelles solutions, de nouveaux dispositifs et, qui sait, une autre fin possible. Nouvelles techniques, nouvelles prestations, nouvelles possibilités. Nouvelles applications plus précises. Nouveaux éléments plus exacts. Nouvelles idées. Autres opportunités.

La ville change. La nature des choses change.

Et les histoires, elles aussi, peuvent (peut-être) changer.

H Y P O T H E S E



E TAT DES LIEUX

LA MAISON

Vers les années 80 l'état se désengage de la construction du logement collectif destiné à l'usage des classes sociales les moins aisées. La mise en place de financement aidé, en vue de faire accéder à la propriété le plus grand nombre, outre la visée politique évidente de l'embourgeoisement par l'endettement, de la relance de la production de logements et du marché de sa consommation, cette mesure vise à autonomiser la responsabilité de la satisfaction du besoin en logements. Cette mesure accompagnée de la déconsidération de plus en plus fortes des habitants des grands ensembles pour leurs lieux de résidence feront exploser la construction de la maison individuelle. Entre 1960 et 1979, la part de la maison individuelle passait de 25.4 % à 67 % des mises en chantiers avant de se stabiliser à 50 % en 1995.

La prépondérance des sociétés commerciales de constructeurs spécialisées sur ce marché s'explique principalement par deux faits :

- L'incitation constante à la standardisation, à l'établissement de plans et de normes types par les différents ministères chargés de la construction depuis la fin de la guerre, dans le but de faire baisser les coûts de production du logement, favorisera l'émergence des sociétés commerciales de construction de maisons individuelles. Le respect de ces plans types permettait aux clients de bénéficier de primes à la construction.

- Les sociétés de construction mirent au point des catalogues et des maisons témoins qu'accompagnèrent rapidement des contrats de construction garantissant les prix et prévoyant la rédaction des dossiers financiers et administratifs pour le compte de leurs clients. Elles élaborèrent également des procédés constructifs favorisant les économies d'échelle.

Résultat : des maisons-produits et une pseudo offre personnalisée qui plaçait la " maison d'architecte " comme un ouvrage d'exception, façonnant ainsi le marché de la maison sur les prérogatives des sociétés de promotion. Ces sociétés, en créant ces standards de référence influencèrent également la rédaction des règlements de normalisation établis par les instances de l'état.

Les architectes seront les grands absents de ce jeu, pour une bonne part, de leur propre volonté et donc de leur propre responsabilité. Les architectes traitèrent avec une ignorance teintée de mépris, un marché régi par la loi de l'offre et de la demande, privilégiant la commande publique de logements collectifs, et ne surent pas adapter leurs pratiques et leurs spécificités (notamment en s'engageant sur les prix, les délais et la qualité) dans un domaine où ils ont pourtant beaucoup à faire et beaucoup à dire.

URBANISME

LE LOTISSEMENT

La maison isolée, posée sur son terrain, constitue le rêve de la majorité des Français. De fait, le lotissement représente la part la plus importante de l'urbanisation résidentielle actuelle et, paradoxalement la moins étudiée.

Le lotissement est une forme ancienne d'urbanisation. Malgré la condamnation, par les architectes du mouvement modernes, de ce type d'urbanisation jugé informe, consommateur d'espace et de réseaux, parasite du développement des villes, nous assistons à l'accélération, à la prolifération de cet urbanisme de l'individualisme de masse. Les architectes qui non seulement ne sont jamais parvenus à enrayer ce développement, malgré leurs sarcasmes, se sont retrouvés exclus de toutes définitions qualitatives, de toutes participations qui aurait permis de réorienter, selon leurs vues, la conception de ces lotissements de maisons individuelles. Mis à part quelques très rares réalisations intéressantes, généralement situées à proximité des grands centres urbains, contrôlées par des aménageurs publics et des architectes de talents, les opérations les plus courantes se situent dans cette frange suburbaine qui constitue les territoires étendus des agglomérations urbaines ou en périphérie des bourgs et villages, donc sur cette partie du territoire français encore relativement rurale.

Incohérence

D'après une analyse de Gérard Bauer Pour le plan construction architecture

De vastes zones NA des POS (urbanisation future) se remplissent progressivement de lotissements épars sans qu'un plan de cohérence de l'ensemble ait été établi.

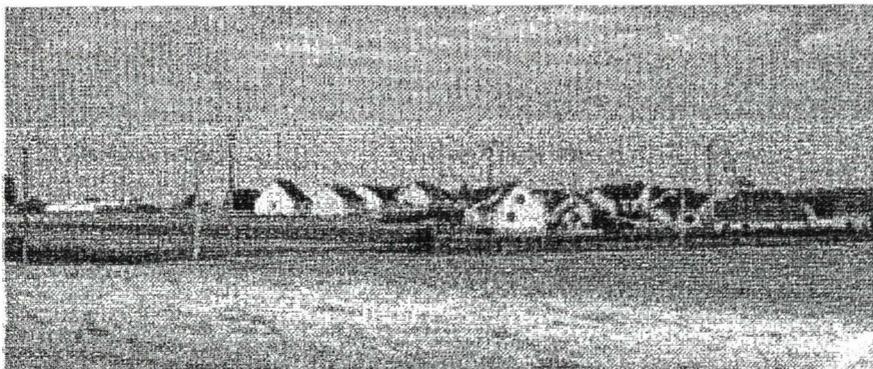
Analyse des paramètres les plus courants :

Situés à l'écart des services publics ou privés, l'impression de coupure par rapport au noyau villageois d'origine ou au centre urbain est renforcée par le voisinage de formes d'urbanisation, de volumes construits et de matériaux radicalement différents.

De faible densité, le lotissement se donne exagérément à voir, dégradant la lisibilité des paysages, obturant la silhouette cohérente du village ancien qu'il côtoie.

Cette faible densité produit un domaine public distendu, facteur de surcoût important en terme d'installation et de gestion et qui plus est, peu agréable à vivre.

Les espaces publics sont l'objet de traitements stéréotypés ou tout projet de définition



qualitative est absent. Les rues, surdimensionnées, sont très fréquemment " dessinées" en impasses profondes se terminant par des aires fonctionnelles de retournement automobiles, créant ainsi un tissu urbain sans perméabilité, principalement pour les piétons. Des trottoirs inutiles exagèrent la sur largeur des rues, aggravent l'espacement et l'éloignement des maisons, rendant l'asphalte et le stationnement automobiles omniprésent comme relation première à l'espace public. L'absence d'exigences sur les clôtures achève la formation de rues définitivement sans charmes et sans possibilité d'usage commun.

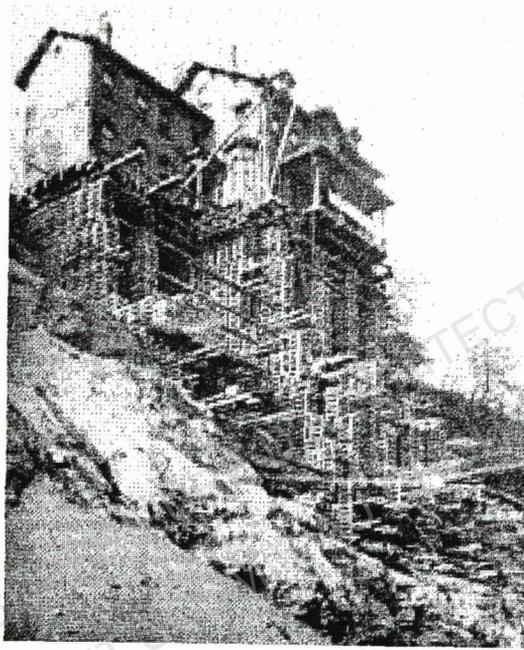
Le découpage des parcelles et les reculs imposés, les règlements standard de l'urbanisme bureaucratique et technicien, la mise à plat des terrains afin de faciliter l'implantation de modèles de catalogues, l'absence de toutes réflexions d'usage et de définitions architecturales de ces modèles, parachèvent l'œuvre de médiocrité en cours : la transformation du paysage urbain en non-lieu.

La monotonie de cette situation, répétitive à l'excès, à pour grave conséquence l'enclenchement d'un cercle vicieux où, habitants, élus, techniciens, aménageurs, architectes complaisants, ne voyant rien d'autres que ce qu'ils connaissent ou pratiquent, finissent par admettre cet état de fait comme une loi aussi fondamentale que celle de la gravité, renonçant à toutes exigences, à toutes attentes, laissant ainsi proliférer la médiocrité.

L'amélioration de ces pratiques passe obligatoirement par la qualité de formation des intervenants dans le processus de production de ces lotissements. Malgré les grandes différences de motivations qui les font intervenir dans ce processus, il est absolument nécessaire qu'ils accèdent à la perception de l'importance de l'enjeu, que l'aménagement collectif du territoire représente.

Il s'agit là de culture de société, donc de la définition de l'intérêt, du sens même donné au fait de vivre ensemble.

Si l'individualisme de masse est dominant, son expression collective ne peut-elle être que celle de la médiocrité ?



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT D'AUTEUR

DEFINITIONS

RAPPORT AU SOL

Les valeurs les plus traditionnellement attachés à la maison sont la permanence, la fondation, l'indestructible, toutes notions " lourdes " de l'inscription définitive du sujet aux lieux. Nous avons évoqué dans les chapitres précédents la violente ambiguïté que reflètent ces valeurs avec la mise en relativité généralisée de la localisation permanente et la problématique contemporaine de la " circulation habitable " comme nouvelle définition de l'habiter. Le rapport au sol devient donc un des premiers paramètres " fondateurs " de la maison à nécessiter une mise en questionnement.

PROPRIÉTÉ, PATRIMOINE

L'esprit des lois est régi majoritairement par la définition des droits, par la protection des prérogatives attachées à la propriété. Valeur du repli conservateur par excellence, cet attachement atavique et passionné à la propriété se double d'arrière pensées spéculatives sur la valeur marchande des biens immobiliers.

Le patrimoine, le bien immobilier, ne définissent tout au plus, qu'une valeur d'échange, n'entretenant que de très lointains rapports, dans une vision totalement externe, à celle en construction permanente qu'est l'habiter.

L'idée de " maisons de familles ", léguées de descendants à descendants, composantes de la mémoire collective d'un clan, d'une " dynastie " n'est plus que la traduction minorée et bourgeoise de valeurs aristocratiques disparues depuis longtemps, liées intimement aux territoires contrôlés par cette aristocratie.

Cette réalité d'installation ne concerne, d'ailleurs, de nos jours, qu'une partie infinitésimale de la population.

Ce souhait, ardemment défendu et généralisé, d'une " maison bien à soi ", outre la valeur d'échange déjà mentionnée et argument premier des vendeurs de construction, est peut-être le signe refuge d'une nécessité de repère rassurant face à l'incertitude permanente des positionnements qu'instaure l'espace-temps flexible de la modernité. Cependant, il est évident que la pérennité constructive de la maison modèle-commun est un leurre. De plus le critère spéculatif n'est pas assuré compte tenu de l'évolutivité des contextes qui, pour les lotissements de banlieue sont très généralement appelés à ce dégrader rapidement. Ce rapport à la propriété foncière, jointe à l'idée schématique et irrationnelle de l'attachement à la maison " traditionnelle du maçon ",

avatar d'une architecture vernaculaire détruite dans ses fondements, sont les principaux composant d'une résistance à toutes expérimentations et innovations en matière d'habitat. Ces inerties culturelles ne sont certes pas à négliger mais il est évident que, le " grand écart " réalisé entre cette vision conservatrice et les réalités des nouveaux modes d'existence acceptés ou subis, se fera de plus en plus violent et inconfortable. Il paraît donc de plus en plus urgent de réfléchir à une nouvelle définition du rapport au sol.

HABITER LE MOUVEMENT

La maison est un bien matériel investit par la construction permanente, immatérielle, des actes et des usages, que l'habitant charge de sens, de mémoire et de sensibilité. La maison doit devenir le champs permanent et évolutif d'une pratique de l'habiter dont la définition ne peut jamais être close, finie. L'espace de la maison, sa clôture devront pouvoir évoluer aisément, sans l'intervention lourde des technologies de chantier traditionnelles, au gré des nécessités et des désirs que pourrait susciter l'acte d'habiter. Il s'agirait, alors, d'habiter le mouvement lent d'un séjour localisé temporairement quelle que soit l'inconnue de sa durée. On ne vend pas la maison, on continue de l'habiter ailleurs. L'histoire, l'aventure de son développement continue, irriguée par les réalités d'un contexte nouveaux.

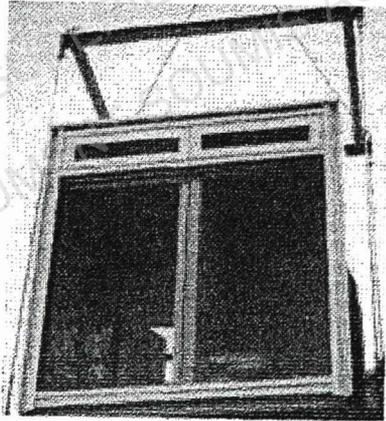
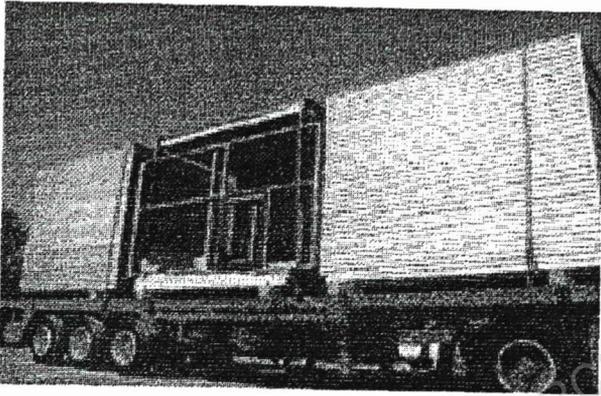
Toutes volontés d'inscription permanente dans un contexte défini est illusoire.

Le contexte quel que soit sa nature et sa localisation est la matière même du mouvement. On se doit de chercher à maîtriser sa propre histoire pas à posséder la terre. L'impermanence du passage s'inscrit dans la concession temporaire de l'occupation. (magnifique héritage des sociétés traditionnelles africaines)

TRANSPORTS

La maison est légère, se monte ou se démonte par éléments manipulables sans engin de levage ou se transporte d'un seul bloc par la route ou par les airs :

en aparté on peut faire mention, ici, des recherches en cours sur la réactivation des dirigeables comme moyen de transport économique. Ces engins sont capables de déplacer des charges très encombrantes et lourdes, sur des distances importantes et directement de site à site. L'armée s'intéresse très sérieusement au dirigeable ce qui permet d'envisager des progrès technologiques rapides. L'industrie s'y intéresse également et notamment les constructeurs d'AIRBUS , confronter à des problèmes de transports sans précédents pour l'assemblage des éléments du futur A 380, éléments fabriqués de manière dispersés mais assemblés à Toulouse depuis une livraison mari-



time à Bordeaux et nécessitant des travaux d'infrastructure extrêmement lourds (convois exceptionnels lents et coûteux, élargissement des routes sur 150 km, destruction des arbres d'alignement, élargissement de localités traversées et expropriation, construction de ponts etc...).

TOPOLOGIE

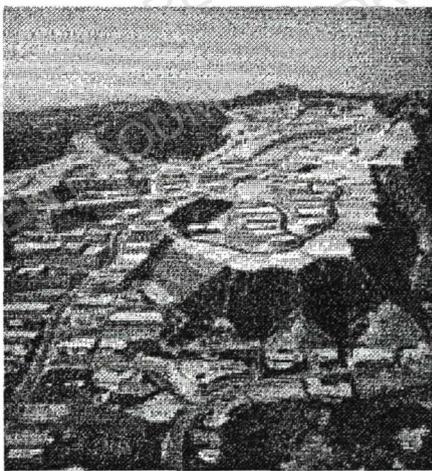
Au-delà de la valeur marchande et du cadre juridique de la propriété, le rapport physique de la maison au sol, au terrain naturel reste un thème à préciser. Les standards industriels et culturels de la maison établissent le modèle et le catalogue comme instruments projectuels. Le terrain idéal doit être plat et sans qualité trop prégnante. Si ce n'est pas le cas, la réaction la plus fréquente, provoquée par l'inadaptabilité des modèles, est celui d'une coûteuse remise à plat du terrain, terrassements et soutènements niant les spécificités du site. Ces transformations radicales et la nécessité de fondations lourdes consomment des budgets importants qui n'interviennent en rien dans la définition qualitative de l'espace habitable.

Ces transformations sont irréversibles, oblitérant toutes possibilités d'aménagement ultérieur des sites et ne sont pas sans poser des problèmes environnementaux importants : couverts végétaux détruits, tenue des terres, stockage des terres déplacées, drainage des sols, impact visuel sur le paysage etc...

Les technologies constructives récentes et l'apparition de matériaux performants et légers permettent de repenser le problème autrement. La maison doit pouvoir se poser le plus légèrement possible sur son terrain, avec des points d'appui discrets et calculé au minimum. Cet acte de fondation doit intégrer une dimension provisoire et réversible de l'installation (quel qu'en soit la durée) exprimant ainsi une attention respectueuse à la permanence du site et au maintien de ses qualités.

On se glisse dans le paysage, on ne s'installe pas dedans ou contre. Le coût de construction enfoui, habituellement, dans les fondations ou les déplacements de terre est maintenant inclus dans la définition qualitative et constructive de l'habitat.

La réversibilité des installations ouvre à une possibilité de régénération rapide des territoires en cas de modifications profondes des usages, voir de corrections des erreurs d'aménagement, finalement assez fréquentes (politiques changeantes de l'aménagement du territoire, zones inondables oubliées, stabilité des terrains, risques écologiques et physiques dus à la prolifération des activités industrielles polluantes ou dangereuses, mitage du territoire etc....)



TECHNOLOGIE

La maison sera réalisée par l'assemblage à sec de matériaux recyclables, (intégrant ainsi les nouveaux concepts, bien venus, de développement durable) hors du moulage, à la précision aléatoire, des technologies du coulé ou du maçonnerie en place, astreignantes, consommatrice d'énergie et de temps et à la maîtrise des coûts de construction hypothétiques.

" L'usinage à façon ", développé par les nouveaux procédés industriels est capable de satisfaire des demandes localisées de petites séries.

L'industrie des composants est capable de produire, même si la définition reste à venir, les règles d'un jeu de construction simple et performant aux combinaisons infinies (une sorte de jeu de GO de l'architecture). La structure de la maison est en profilés légers (acier, bois composite ou matériaux de synthèse à haute résistance) adaptés exactement à leurs nécessités, assemblée en atelier ou sur place par éléments préfabriqués selon les réalités opérationnelles du contexte économique. L'enveloppe est constituée de panneaux composites à haute performance mécanique, thermique et acoustique.

L'industrie outre la précision du savoir faire apportera la maîtrise claire des coûts de construction et des délais.

URBANITE

L'hypothèse présentée ici est définie par les paramètres suivants :

Le lotissement est la forme urbaine prédominante de l'implantation des maisons particulières.

Les terrains appartiennent à la collectivité locale (commune ou département)

L'espace public, les aménagements (réseaux, voiries, aménagement du paysage) sont pris en charge par la collectivité.

Les coûts d'aménagements et d'entretien sont financés par les contrats de concession sur le long terme.

Les parcelles sont attribuées sous contrats de concession à court ou long terme.

La maison s'implante sur sa parcelle équipée de réseaux en attente.

La densité des implantations est recherchée comme un gage d'urbanité, comme lien de sociabilité s'opposant à l'espace distendu des lotissements actuels.

Cette densité permet la maîtrise des coûts d'aménagements.

Une mixité des usages est garantie du projet d'urbanité recherché (habitats, travail, services, équipements publics de proximité, commerces)

Les règlements en vigueur (POS, PAZ) ne sont plus considérés comme opérationnels.

Les responsables d'aménagement territoriaux ayant pris conscience que ces règle-

ments sont inopérants à garantir une quelconque définition qualitative de l'espace urbain et ne sont en aucune manière des instruments de projet.

Des règles simples les remplacent et sont dictées par un projet préalable et spécifique à chaque contexte.

Ces règles prennent en compte : le respect du sol, la sensibilité au paysage et à l'environnement, le rapport des masses construites, la densité, les usages et le rapport intelligent au voisinage.

La notion de mitoyenneté perd son caractère de défiance protectrice pour s'orienter vers une notion de citoyenneté concertée.

Le développement du lotissement se fait sous le contrôle d'une commission spécifique incluant les auteurs du projets préalables (architectes, urbanistes) les acteurs du projet (chargés de mission des institutions territoriales gestionnaires et collectifs associatifs des habitants).

Cette commission est la garante de la cohérence d'aménagement du projet global. Elle est capable de prendre en compte les nécessités d'adaptation et d'évolution du projet en cours hors de l'intrusion habituelle et constante des puissances spéculatives appuyées par le désintérêt des politiques (cas ordinaire de l'opérationnel).

Ces règles peuvent paraître naïves (optimisme dynamique) mais il apparaît assez clairement (étendu du désastre réalisé et encore en œuvre) que les règlements actuels le sont également (pessimisme conservateur encore nommé " réalisme ") dans leurs prétentions à gérer qualitativement le développement, à " faire la ville " .

Leurs inerties, leurs incapacités à suivre la rapidité des changements structuraux et des usages, les ramènent à des notions de bricolage, en permanence inadapté, dont les intentions premières ont été oubliés depuis longtemps.

" dépêchons-nous, allumons les étoiles avant que les plombs ne sautent "

A. Van Eyck : en conclusion de " le sens de la ville " .Seuil 1972

" Il faut se préparer au jour où les politiques déclareront forfait "

R. Buckminster Fuller : " neuf chaînes pour la lune " 1963

CONTRIBUTIONS AU DEBAT

Note d'intention 1

Pierre Huyghe. Exposé ed. HXX 1997

La construction rend immédiatement lisible ses choix, et ses processus qui la constituent. Les erreurs, les redondances, les oublis, les bifurcations sont inscrites dans ces strates. Chaque étape expose ces histoires. Rien n'est planifié, ce n'est pas une construction linéaire mais aux directions multiples, ouverte aux possibles, aux modifiables, dont la ressource de changement et l'accessibilité restent permanentes. C'est une construction du potentiel. Chaque étape révèle les indices d'une virtualité.

Le visible est en deçà de ce qui est envisagé, il n'est pas une finalité mais une amorce, un départ. C'est le nécessaire d'aujourd'hui. L'actuel est la visibilité du potentiel, ici le présent procède d'un futur, de ce qui advient. L'habitat a été pensé dans sa finité, de sa structure à son aspect public, à sa façade. Finir et habiter. Ici le processus s'est inversé, on commence, on habite, finir est un terme qui reste à définir. En finir avec l'achèvement. Indéterminer, Vivre avec le transitoire, dans l'état de chantier permanent, interrompu, ou plutôt en attente. Comment un état d'inachèvement peut devenir une façon de faire. La construction se fera en fonction de et pour ce qu'il adviendra, afin de pouvoir s'adapter aux contraintes, en souplesse, retourner les situations mouvantes. C'est une construction qui répond sans devancer les besoins et donc élimine l'idée d'achèvement, à chaque instant tout doit rester possible et compatible.

On peut penser en terme de montage parallèle et non linéaire. En terme neuronal. La construction répond à l'imprévisible par l'inachèvement, à l'instabilité des situations par le transitoire. Le temps intègre l'espace, le déforme vers un mouvement multidirectionnel. Faire avec, comme au judo transférer l'énergie, ne pas s'y opposer pour ne pas en dépenser, mais l'accompagner, la recycler en absorbant les oppositions, en déplaçant les flux. La construction est moderne, basique en béton, avec un potentiel de greffe optimum. C'est une structure fixe avec des variables adaptables. Elle est ouverte à la complexité qui s'élabore dans la durée et le nécessaire, ouverte aux plateaux, ces structures additives en expansion, aux greffes, aux mutations. Les conditions instables du bassin méditerranéen (tant politiques, que sociales, législations, conflits) provoquent des décisions architecturales en conséquence, elles sont précises, c'est à dire nécessaires ou contingentes, nécessaire à ce qui est là, contingent à ce qui est à venir, potentiel. Des espaces futurs comme autant de lieux possibles pour des scénarios diversifiés, des espaces virtuels, donc polyvalents. Des structures narratives. La construction s'étend lentement sur une longue durée, se déroule avec le vécu, en parallèle. C'est une maison lente ou plus précisément à plusieurs vitesses. Les processus se tissent avec l'histoire familiale..Sa structure doit pouvoir les accepter, comme

les rendre possibles. Elle nous raconte des histoires privées. La structure évolue et devient narrative, biographique, il s'y inscrit une suite de faits, d'avènements. La forme est une relation de faits, une narration non linéaire. Un déroulement de durées multiples dans le temps, où des récits forment des espaces. Les contraintes produisent des systèmes palliatifs qui s'appliquent aux différentes constructions selon leur situation, peu importe alors la forme architecturale. Ces mécanismes ne sont pas prédéterminés. La singularité de ces constructions ne s'établit pas dans la forme préétablie d'un plan ou sur les paramètres reproductibles d'une maquette, sa transposition pourrait prendre la forme d'un texte, d'un récit. C'est un modèle sans représentation formel spécifique, pas l'objet mais le principe qui le génère et le fait varier dans le temps. Il ne s'agit pas d'un parasite au sens où cela n'agit pas sur un corps constitué, ce mécanisme s'opère pendant sa constitution, mais indépendamment de la forme architecturale.

Dans un système stable (politique, social.) le conservatisme reproduit assez logiquement la forme passée, la modifiant à peine, à l'inverse ici le présent ne se détermine pas sur un passé par trop instable et donc s'installe dans un futur. Les effets déterminent la forme présente, le virtuel l'actualité. La construction est le point de départ d'une instrumentalité. Elle évolue, elle n'est pas un objet clé en main, un objet de représentation, de contemplation.

C'est un usage, un outil quotidien, un instrument qui répond, et qui appelle. Sa fonction est apparente, sa pratique en déplacement. Sa singularité ne réside pas dans une technologie ni dans l'utilisation de certains matériaux, plutôt dans l'articulation, le montage, l'état de relation avec l'avenir. Une architecture mobile, où l'on peut modeler à tout moment, sélectionner les fonctions, choisir, passer d'un état à un autre.

Un mobile home se déplace sans se modifier, ici c'est un home mobile, une immobilité nomadique

Note d'intention 2

François Roche. Exposé ed. HX 1997

Cette architecture de l'inachèvement, née dans le berceau méditerranéen, de maisons en devenir, les "fers en attente"; cette petite mécanique de l'évolution et son mode opératoire ne sont pas qu'un pur produit d'un chaos réglementaire. Le processus qu'elles enclenchent, fait de réappropriation individuelle, de droit à la terre et "au temps" nous intéresse. C'est là l'origine de cette note d'intention; "aller y voir de plus près". Que d'une radiographie, territoriale et sociale, réglementaire et constructive, nous puissions proposer une réinterprétation de ce même processus sous nos propres latitudes. Notre société, du temps libre au temps gaspillé, ne peut plus reproduire un modèle de maison individuelle issu des années soixante, "du temps du plein emploi", dans un montage de pure consommation immédiate. Vendu sur catalogue, clé en main, ce produit commercial et industriel qui hante toutes les périphéries des villes n'est évidemment pas aussi légitime et adapté que ce que nous suggèrent les campagnes d'affichages sur fond de "maison de maçon". N'en déplaise à certains, le concept de La maison individuelle n'est pas un "produit" statique, mais fonction des climats sociaux et de leur évolution. Que nous soyons aujourd'hui à un carrefour où le temps n'est plus donné a priori, en prêts bancaires sur vingt ans, mais à construire en temps réel, n'est pas sans remettre en cause ce système de production.

Que chacun puisse revendiquer un droit à l'édification de son "home", dans une structure familiale évolutive et incertaine, est incompatible avec l'idéal clé en main développé en France depuis l'après guerre. À ce titre, l'intention de cartographier plus précisément ce modèle évolutif n'est pas une recherche sur un style esthétique de plus, à réinjecter stricto sensu, mais un processus à engager.

Il ne faut en effet pas s'y tromper, l'image urbaine de ce modèle n'est pas un modèle du genre, et notre intention est bien de creuser ce potentiel d'appropriation individuelle au travers d'une pensée de la ville, d'une pensée de la cohésion, au travers des lieux et des milieux préexistants, des identités préalables. Comment contraindre ou superposer cette pensée de la fragmentation, du temps et de l'exacerbation individuelle, à celle du lien urbain et territorial?

C'est là l'intérêt de cette proposition, en devenir, et qui sera finalisée par une proposition d'intervention, une architecture "sans architecte".

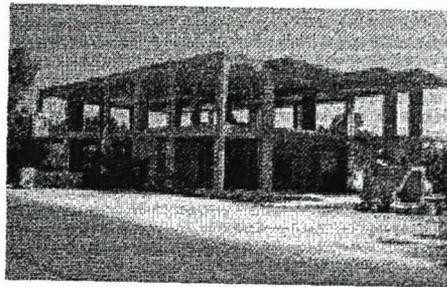
Dans la plupart des pays où l'on rencontre ce processus de construction, la taxation foncière n'est due par l'habitant qu'à l'achèvement de sa construction (cette disposition sera à vérifier au cas par cas). Le parallèle entre un système réglementaire et sa conséquence spatiale et sociale sera l'une des pistes à privilégier : que le droit au soleil (trois heures à l'équinoxe) dessine les gabarits mitoyens entre voisins au Japon et par là même ordonne le chaos apparent, que l'absence d'architecte sous 170 m² de surface

à construire ait favorisé les lobbies de la maison individuelle en France et produit ainsi le paysage de nos Lotissements, que la taxe foncière soit uniquement applicable aux constructions achevées sur les cas ci-joints, et favorise de fait un état de chantier. Une suite d'exemples où la loi fait de la ville un territoire à l'ordre caché, opérant et masqué à la fois.

L'évolution de la production du logement sociale et individuel ne s'est limitée depuis la révolution industrielle qu'à la sur-définition de l'habitabilité minimum.

À trop vouloir mettre en scène une fonction de repli, clé en main, fût-elle livrée aux dernières technologies du confort, on a oublié son rôle de médiation. La fonction Habiter est une fonction de complexité, fonction d'interface entre soi et le monde extérieur, d'usage et d'échange. Il faudrait que l'architecture de la domesticité évite de superposer au contrat social un contrat spatial, factice, et ceci afin de réenoncer sa nature au regard des espèces corporelles qui l'habitent. La participation de l'individu à la définition de son habitat est l'un des moyens de "capitaliser" une partie du temps, de ce temps devenu "Libre". Que nombre de pays aient des modes de production qui restent ouverts à ce processus ne fait que rendre plus symptomatique notre isolement; de ces fers en attente du bassin méditerranéen au *balloonframe* américain, de la maison évolutive sur catalogue au Japon à la case de tôle dans l'Océan Indien. À l'opposé, le cadre politico-économique français a préféré privilégier un produit bancaire, stéréotypé, normalisé et figé, qui attribue à une famille constituée un produit fini, et à ce produit fini un endettement sur vingt ans dans une aliénation de la surface à l'objet, et de l'objet au crédit. Rien qui ne puisse, à l'horizon autoriser un processus de transformation.

Sorte de cadavre exquis de la représentation sociale, ce système n'a pu se monter qu'en flattant l'individu là où il est le plus fragile, la propriété et la tondeuse en prime.



L'APPARTEMENT

Extrait de: Espèces d'espaces

Georges Pérec. éditions Galilée. Paris. 1974

Une chambre, c'est une pièce dans laquelle il y a un lit ; une salle à manger, c'est une pièce dans laquelle il y a une table et des chaises, et souvent un buffet, un salon, c'est une pièce dans laquelle il y a des fauteuils et un divan; une cuisine, c'est une pièce dans laquelle il y a une cuisinière et une arrivée d'eau; une salle de bains, c'est une pièce dans laquelle il y a une arrivée d'eau au-dessus d'une baignoire; quand il y a seulement une douche, on l'appelle salle d'eau, quand il y a seulement un lavabo, on l'appelle cabinet de toilette, une entrée, c'est une pièce dont au moins une des portes conduit à l'extérieur de l'appartement, accessoirement, on peut y trouver un portemanteau; une chambre d'enfant, c'est une pièce dans laquelle on met un enfant; un placard à balais, c'est une pièce dans laquelle on met les balais et l'aspirateur, une chambre de bonne, c'est une pièce que l'on loue à un étudiant.

De cette énumération que l'on pourrait facilement continuer, on peut tirer ces deux conclusions élémentaires que je propose à titre de définitions :

1. Tout appartement est composé d'un nombre variable, mais fini, de pièces,
2. Chaque pièce a une fonction particulière.

Il semble difficile, ou plutôt il semble dérisoire de questionner ces évidences.

Les appartements sont construits par des architectes qui ont des idées bien précises sur ce que doivent être une entrée, une salle de séjour (living room, réception), une chambre de parents, une chambre d'enfant, une chambre de bonne, un dégagement, une cuisine et une salle de bains. Mais pourtant, au départ, toutes les pièces se ressemblent peu ou prou, ce n'est pas la peine d'essayer de nous impressionner avec des histoires de modules et autres fariboles ce ne sont jamais que des espèces de cubes, disons des parallélépipèdes rectangles, ça a toujours au moins une porte et, encore assez souvent, une fenêtre; c'est chauffé, mettons par un radiateur, et c'est équipé d'une ou de deux prises de courant (très rarement plus, mais si je commence à parler de la mesquinerie des entrepreneurs, je n'en aurais jamais fini). En somme, une pièce est un espace plutôt malléable. Je ne sais pas, je ne veux pas savoir, où commence et où finit le fonctionnel. Ce qui m'apparaît, en tout cas, c'est que dans la partition modèle des appartements d'aujourd'hui, le fonctionnel fonctionne selon une procédure univoque, séquentielle, et nyctémérale : les activités quotidiennes correspondent à des tranches horaires, et à chaque tranche horaire correspond une des pièces de l'appartement.

07.00 La mère se lève et va préparer a petit déjeuner dans la	CUISINE
07.15 L enfant se lève et va dans la	SALLE DE BAINS
07.30 Le père se lève et va dans la	SALLE DE BAINS
07.45 Le père et enfant prennent leur petit déjeuner dans la	CUISINE
08.00 L' enfant prend son manteau dans l'	ENTRÉE
et s'en va à l'école	
08.15 Le père prend son manteau dans l'	ENTRÉE
et va au bureau	
08.30 La mère fait sa toilette dans la	SALLE DE BAINS
08.45 La mère prend l'aspirateur dans le	PLACARD À BALAIS
et fait le ménage (elle passe alors par toutes les pièces)de	
l'appartement, mais je renonce à les énumérer)	
09.30 La mère prend son cabas dans la	CUISINE
et son manteau dans l'	ENTRANCE-HALL
et va faire le marché	
1 0.30 La mère revient du marché et remet son manteau dans l'	ENTRÉE
1 0.45 La mère prépare le déjeuner dans la	CUISINE
12.15 Le père revient de son bureau et accroche son manteau	
dans l'	ENTRÉE
1 2.30 Le père et la mère déjeunent dans la	SALLE À MANGER
(l'enfant est demi-pensionnaires)	
13.15 Le père prend son manteau dans l'	ENTRÉE
set repart à son bureau	
13.30 La mère fait la vaisselle a dans la	CUISINE
14.00 La mère prend son manteau dans l'	ENTRÉE
et sort se promener ou sort faire des courses avant d'aller	
chercher l'enfant à la sortie de l'école	
16.15 La mère et 1 enfant reviennent et remettent leurs	ENTRÉE
manteaux dans l'	CUISINE
16.30 L'enfant prend son goûter dans la	CHAMBRE D'ENFANT
16.45 L'enfant va faire ses devoirs dans sa	CUISINE
1 8.30 La mère prépare le dîner dans la	
18.45 Le père revient de son bureau et remet son manteau	ENTRÉE
dans l'	SALLE DE BAINS
18.50 Le père va se laver les mains dans la	SALLE À MANGER
19.00 Toute la petite famille dîne dans la	SALLE DE BAINS
20.00 L enfant va se laver les dents dans la	CHAMBRE D'ENFANT
20.15 L'enfant va se coucher dans sa	SALON
20.30 Le père et la mère vont au	
ils regardent la télévision, ou bien ils écoutent la radio ou bien	
ils jouent aux cartes ou bien le père lit le journal tandis que la mère	
fait de la couture, bref ils vaquent	
21.45 Le père et la mère vont se laver les dents dans la	SALLE DE BAINS
22.00 Le père et la mère vont se coucher dans leur	CHAMBRE

On remarquera, dans ce modèle dont je tiens à souligner le caractère à la fois fictif et problématique tout en restant persuadé de sa justesse élémentaire (personne ne vit exactement comme ça, bien sur, mais c'est néanmoins comme ça, et pas autrement que les architectes et les urbanistes nous voient vivre ou veulent que nous vivions), on remarquera, donc, d'une part que le salon et la chambre y ont peine plus d'importance que le placard à balais (dans le placard à balais, on met l'aspirateur, dans la chambre, on met les corps fourbus: ça renvoie aux mêmes et fonctions de récupération et d'entretien) et, d'autre part, que mon modèle ne serait pratiquement pas modifié si au lieu d'avoir, comme ici, des espaces séparés par des cloisons délimitant une chambre, un salon, une salle à manger, une cuisine, on envisageait, comme cela se fait beaucoup aujourd'hui, un espace prétendument unique et pseudo-modulable (vivoir, séjour, etc.): on aurait alors, non pas une cuisine, mais un coin-cuisine, non pas une chambre, mais un coin-repos, non pas une salle à manger, mais un coin-repas.

On peut imaginer sans peine un appartement dont la disposition reposerait, non plus sur des activités quotidiennes, mais sur des fonctions de relations: ce n'est pas autrement, d'ailleurs, que s'opérait la répartition modèle des pièces dites de réception dans les hôtels particuliers du XVIII^e siècle ou dans les grands appartements bourgeois fin de siècle: suite de salons en enfilade, commandée un par un grand vestibule et dont la spécification s'appuie sur des variations minimales tournant toutes autour de la notion de réception: grand salon, petit salon, bureau de Monsieur, boudoir de Madame, fumoir, bibliothèque, billard, etc.

Il faut sans doute un petit peu plus d'imagination pour se représenter un appartement dont la partition serait fondée sur des fonctions sensorielles: on conçoit assez bien ce que pourraient être un gustatorium ou un auditoire mais on peut se demander à quoi ressembleraient un visoir, un humoir, ou un palpoir...

D'une manière à peine plus transgressive, on peut penser à un partage reposant, non plus sur des rythmes circadiens, mais sur des rythmes heptadiens. Cela nous donnerait des appartements de sept pièces, respectivement appelées: Lundoir, le mardoir, le mercredoir, le jeudoir, le vendredoir, Le samedoir, et le dimanchoir. Ces deux dernières pièces, il faut le remarquer, existent déjà, abondamment commercialisées sous le nom de "résidences secondaires", ou "maison de week-end". Il n'est pas plus stupide d'imaginer une pièce qui serait exclusivement consacrée au lundi que de construire des villas qui ne servent que soixante jours par an. Le lundoir pourrait parfaitement être une buanderie (nos aïeux ruraux faisaient leur lessive le lundi) et le mardoir un salon (nos aïeux citadins recevaient volontiers chaque mardi). Cela, évidemment, ne nous sortirait guère du fonctionnel. Il vaudrait mieux, tant qu'à faire, imaginer une disposition thématique, un peu analogue à celle qui existait dans les bordels (après leur fermeture, et jusque dans les années 50, on en a fait des maisons d'étudiants; plusieurs de mes amis ont ainsi vécu dans une ancienne "maison" de la rue de

l'Arcade: l'un d'eux habitait la " chambre des tortures ", un autre " l'avion " (lit en forme de carlingue, faux hublots, etc.), un troisième " la cabane du trappeur " (murs tapissés de faux rondins, etc.); ces faits méritaient d'être rappelés, particulièrement à l'auteur de l'article " Habiter l'inhabituel " (Cause commune, 1, 1 13-16, 1972) qui est également l'estimable directeur de la collection dans laquelle paraît cet ouvrage): le lundoir, par exemple, imiterait un bateau, on dormirait dans des hamacs, on laverait le parquet à grande eau, et l'on mangerait du poisson, le mardoir, pourquoi pas, commémorerait l'une des grandes conquêtes de l'homme sur la nature, la découverte du Pôle (nord ou sud, au choix), ou l'ascension de l'Everest: la pièce ne serait pas chauffée, on dormirait sous d'épaisses fourrures, la nourriture serait à base de pemmican (corned-beef les fins de mois, viande des Grisons les jours fastes); le mercredoir glorifierait évidemment les enfants: c'est depuis quelque temps le jour où ils ne vont plus à l'école ce pourrait être une espèce de Palais de Dame Tartine: les murs seraient en pain d'épice et les meubles en pâte à modeler, etc., etc.

D'un espace inutile

J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et déléguement inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ni un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien. Il m'a été impossible, en dépit de mes efforts, de suivre cette pensée, cette image, jusqu'au bout. Le langage lui-même, me semble-t-il, s'est avéré inapte à décrire ce rien, ce vide, comme si l'on ne pouvait parler que de ce qui est plein, utile, et fonctionnel. Un espace sans fonction. Non pas " sans fonction précise ", mais précisément sans fonction, non pas pluri-fonctionnel (cela, tout le monde sait le faire), mais a-fonctionnel. Ça n'aurait évidemment pas été un espace uniquement destiné à " libérer " les autres (fourre tout, placard, penderie, rangement, etc.) mais un espace, je le répète, qui n'aurait servi à rien.

J'arrive quelquefois à ne penser à rien, et même pas comme l'Ami Pierrot, à la mort de Louis XVI: d'un seul coup, je me rends compte que je suis là, que le métro vient de s'arrêter et qu'ayant quitté Dugommier quelque quatre-vingt-dix secondes auparavant, je suis maintenant bel et bien à Daumesnil. Mais, en l'occurrence, je ne suis pas arrivé à penser le rien. Comment penser le rien? Comment penser le rien sans automatiquement mettre quelque chose autour de ce rien, ce qui en fait un trou, dans lequel on va s'empresse de mettre quelque chose, une pratique, une fonction, un destin, un regard, un besoin, un marque, un surplus... ?

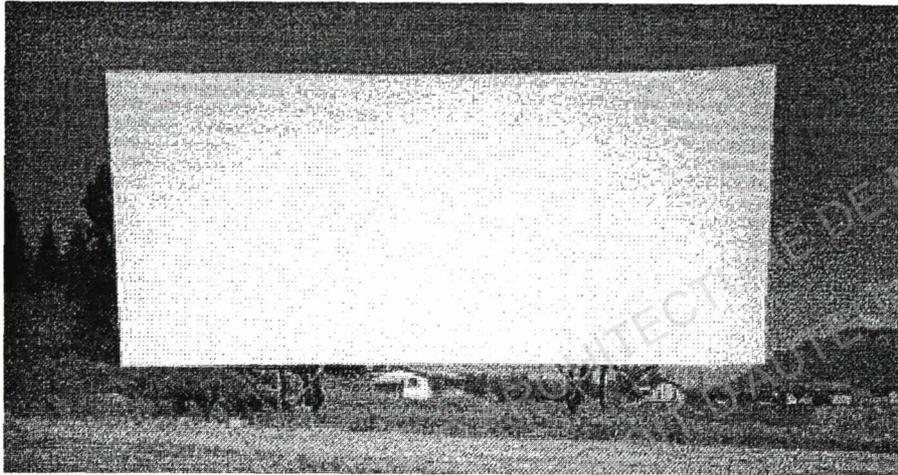
J'ai essayé de suivre avec docilité cette idée molle. J'ai rencontré beaucoup d'espaces inutilisables, et beaucoup d'espaces inutilisés, Mais je ne voulais ni de l'inutilisable, ni de l'inutilisé, mais de l'inutile. Comment chasser les fonctions, chasser les rythmes, les

habitudes, comment chasser la nécessité? Je me suis imaginé que j'habitais un appartement immense, tellement immense que je ne parvenais jamais à me rappeler combien il y avait de pièces (je l'avais su, jadis, mais je l'avais oublié, et je savais que j'étais déjà trop vieux pour recommencer un dénombrement aussi compliqué): toutes les pièces, sauf une, serviraient à quelque chose. Le tout était de trouver la dernière. Ce n'était pas plus difficile, en somme, que pour les lecteurs de La Bibliothèque de Babel de trouver le livre donnant la clé des autres. Il y avait effectivement quelque chose d'assez proche du vertige borgésien à vouloir se représenter une salle réservée à l'audition de la Symphonie n° 48 en do, dite Maria Theresa, de Joseph Haydn, une autre consacrée à la lecture du baromètre ou au nettoyage de mon gros orteil droit...

J'ai pensé au vieux Prince Bolkonski qui, lorsque le sort de son fils l'inquiète, cherche en vain pendant toute la nuit, de chambre en chambre, un flambeau à a main, suivi de son serviteur Tikhone portant des couvertures de fourrure, le lit où il trouvera enfin le sommeil. J'ai pensé à un roman de science-fiction dans lequel la notion même d'habitat aurait disparu; j'ai pensé à une autre nouvelle de Borges (L'Immortel) dans laquelle des hommes que la nécessité de vivre et de mourir n'habite plus ont construit des palais en ruine et des escaliers inutilisables; j'ai pensé à des gravures d'Escher et à des tableaux de Magritte, j'ai pensé à une gigantesque boîte de Skinner: une chambre entièrement tendue de noir, un unique bouton sur un des murs: en appuyant sur le bouton, on fait apparaître, pendant un bref instant, quelque chose comme une croix de Malte grise, sur fond blanc... ; j'ai pensé aux grandes Pyramides et aux intérieurs d'église de Saenredam; j'ai pensé à quelque chose de japonais ' j'ai pensé au vague souvenir que j'avais d'un texte d'Heissenbüttel dans lequel le narrateur découvre une pièce sans portes ni fenêtres; j'ai pensé à des rêves que j'avais faits sur ce même thème, découvrant dans mon propre appartement une pièce que je ne connaissais pas...

Je ne suis jamais arrivé à quelque chose de vraiment satisfaisant. Mais je ne pense pas avoir complètement perdu mon temps en essayant de franchir cette limite improbable: à travers cet effort, il me semble qu'il transparait quelque chose qui pourrait être un statut de l'habitable...

P R O P O S I T I O N



SYNTHESE

Dans la maison des Artistes, nous avons pu déceler une interrogation permanente de cet objet familier qu'est la maison. La maison reste " familière " à condition de ne la considérer que distraitement, dans ce rapport quotidien, indifférent que l'on peut entretenir avec des objets nécessaires que l'on utilise constamment sans jamais prêter attention et questionner leurs sens. Dès que la concentration interrogative se fait plus aiguë, la maison devient alors le lieu d'une étrange complexité où l'apparente détermination de ses frontières, de ses limites spatiales et iconographiques, très marquées, se transforment en champs d'expérimentation très instable, confus, en perpétuelle implosion/explosion. La maison se métamorphose, alors, en une impossible " machine à habiter " où la question métaphysique de l'inscription du sujet ne peut que souffrir de son " assignation à résidence ".

La maison des artistes devient une " machine à visionner " cette quête impossible du désir d'habiter, renvoyant la construction identitaire, conflictuelle de l'être dans l'espace social et la durée, en rapports permanents avec l'ordre mouvant du monde

Dans la maison des Architectes, nous les avons vu débattre, sans fin, de leurs préoccupations légitimes à définir le sens doctrinale de leurs pratiques. Le mythe de la première maison fut crée comme outil d'introspection réflexif, appliqué à la définition du sens premier et profond des usages essentiels, ces rapports que l'homme entretient avec l'espace " sur-naturel " crée par ses capacités d'abstraction déductives en compléments protecteurs de ses propres nécessités vitales. Ces gestes fondateurs sont conçus comme la source de toutes raisons d'être de l'architecture. Mais nous les avons vu aussi hésiter, se diviser, lorsque préoccupé uniquement par le sens, la provenance, de la définition formelle de l'enveloppe habitable, matière " visible " de l'architecture, ils ne purent s'accorder sur la prépondérance de la notion conquérante *d'invention* opposer à celle, plus mécanistes, *d'imitation*.

Paradoxalement, ces investigations théoriques sur l'origine et le sens *primitif* de l'architecture, ne s'orienteront que très tardivement, vers une considération de la maison ordinaire comme sujet/objet d'architecture.

C'est uniquement à partir de l'émergence de la civilisation industrielle, qu'accompagnera le déclin des cultures vernaculaires, " in situ ", remplacées par la généralisation trans-frontalière des urbanisations massives, que l'habitat deviendra un sujet de préoccupation architecturale. Aux peuples à succédées, les masses. Dans un contexte politique internationale où la réalité matérialiste des échanges économiques définit les nouveaux paramètres d'aménagement, la préoccupation pour l'habitat des masses

devient une nécessité d'organisation fonctionnelle. Dans cette vision collectiviste des sociétés humaines, la maison n'est plus qu'un avatar de la fonction type qu'est devenue l'habiter. Cependant, l'histoire de l'architecture développera une histoire parallèle de la maison. Maisons manifestes, icônes de la modernité, elles expriment, dans l'ordre cernable de la petite dimension, " l'art de bâtir ", des nouveaux maîtres de l'architecture. Maisons d'exception, machines célibataires d'une réalité située hors du champs de la production de masses, elles constituent des références internes aux *désirs d'architecture*, toujours en cours dans la pratique de la maison des architectes.

Nous avons rendu hommage dans la maison du peuple à l'architecture vernaculaire, multiples et complexe, où la maison, chargé de significations spirituelles, de valeurs partagées, entre en résonances avec les cultures cosmogoniques des sociétés qui la détermine. Nous avons pris conscience du déclin définitif de ces sociétés traditionnelles. Nous avons vu " l'esprit de la maison " se réfugier dans les expérimentations confidentielles des architectes de talents mais également dans la pratique spontanée du cabanon et de l'habitat hors la norme. Mais nous avons réalisé, aussi, le sort dramatique de la maison ordinaire, devenue produit de *consommation comme un autre*, dépossédée de sa réalité première, celle de réceptacle de l'habiter. Nous l'avons vu quitter le territoire de la culture pour se perdre dans celui de la marchandise. Nous avons vu la dimension originelle de cette maison du peuple, constitutive de l'humain, se réduire aux enjeux de sa production. Nous avons vu l'habitant se laisser déposséder de son " droit de regard " et l'abandonner aux appétits mesquins des marchands de biens, secondé par l'inconscience bureaucratique des technocraties.

Nous repons donc ici cette proposition initiale :

Quel est l'avenir possible de la maison ?

Quel peut-être le sens à donner à toutes prérogatives de définition de cet à-venir ?

P PRESENTATION

La maison des artistes, la maison des architectes, la maison du peuple.
Trois définitions parallèles et complémentaires illustrant la quête de l'habiter.
Définir la maison à venir rend extrêmement tentante l'idée d'une greffe de ces trois belles plantes.

SITE

Etat des lieux

Le terrain est situé au nord ouest de Montpellier.
C'est une enclave agricole en voie d'abandon cernée par des ensembles urbains caractéristiques des périphéries des villes françaises :
Au Nord, La cité de la Paillade, un important ensemble de logements collectifs, produits par les techniques constructives et planificatrices de l'industrialisation lourde pendant les années 60-70. A l'est et à l'ouest, des lotissements de grandes tailles, aux maisons indifférenciées, desservies par des méandres de voiries signifiant probablement une volonté de diversification des vues. A l'ouest et au sud, une zone d'activité, de recherche et d'enseignement dédié à la médecine : Euromédecine.
Au sud également, le château d'O et son parc, témoin des demeures aristocratiques du XVIII^{ème} siècle.
Le terrain est composé de deux versants aux déclivités importantes. Une zone boisée de maquis couvre le versant nord-est. Des terres agricoles exploitées partiellement occupent les versants nord-ouest et sud. Une route existante, dont le tracé est conservé, traverse le site du sud-est au nord-ouest.

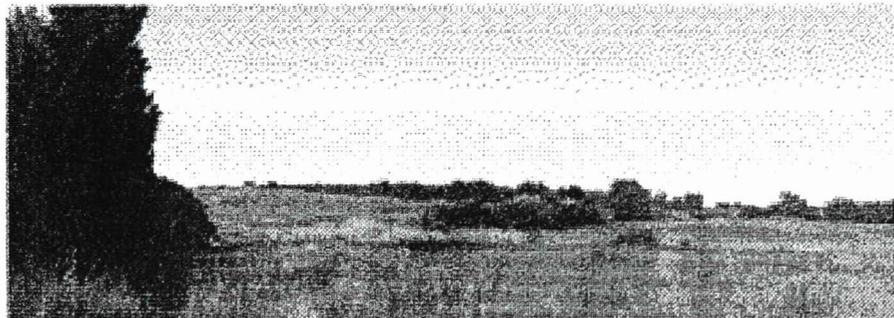
Projet d'aménagement

Le secteur est voué pour une part à l'urbanisation (versant sud), dans le cadre juridique d'une Zone d'Aménagement Concertée, et pour une autre part à la création d'un parc public(versant nord-ouest).

Les zones boisées existantes sont conservées et inconstructibles.

Le programme de la ZAC assez dense (2500 logements collectifs et particuliers pour 38 Hectares de terrain) décline une mixité des usages (habitats, commerces, activités liées à euromédecine).

Le terrain choisi pour l'établissement du projet présenté dans le cadre de ce T.R.F.E. est situé à l'extrémité nord-est de la ZAC appuyé sur la crête en limite du versant boisé. Le règlement de la ZAC réserve ce lieu à l'habitat individuelles (un niveau maximum sur rez de chaussée).



LOTISSEMENT

Le plan du lotissement est défini par :

L'assemblage des parcelles de 12m X 24m.

Les voiries et espaces publics aménagés qui desservent ces parcelles.

Les voies sont en bouclage. Il n'y a pas de voies en impasse.

Elles sont de deux types :

Les traversantes à double sens de circulation relient le lotissement au territoire.

La voie principale reprend le tracé élargi de la voie existante. Les voies de bouclages internes desservant les parcelles sont à sens unique. Le lotissement permet la mixité des usages (Habitat, travail, services, commerces et équipements publics de proximité.) La mixité habitat/travail peut se réaliser dans la parcelle même selon les souhaits et les besoins des habitants. Les aménagements publics font l'objet d'un projet d'ensemble spécifique dans lequel la qualité des espaces est déterminante: revêtement des sols, essences végétales, qualité des connexions et transitions, perméabilité avec le hors périmètre du terrain d'opération.

LA PARCELLE

La découpe parcellaire utilisée ici correspond, pour des raisons comparatives, à celle utilisée pour les petites parcelles standards des lotissements ordinaires.

La dimension est de 12m X 24m soit 288 m².

LA MAISON

Descriptions de la maison modèle dite " particulière "(cas standard).

Le pavillon bas de gamme est généralement proposé sur rez de chaussée avec étage. L'emprise au sol est un rectangle de 6m x 8m, posé au milieu du terrain, en recul de trois mètres par rapport aux limites mitoyennes et de cinq mètres par rapport à la voirie de desserte.

Deux façades donnant respectivement sur le " jardin avant " et sur le " jardin arrière ".

Deux pignons aveugles vers les mitoyens.

On peut faire le tour de la maison (tour du propriétaire ?).

Après le chemin de grue des barres de logements collectifs, le chemin de la tondeuse du particulier.

Précisions

La maison se différencie essentiellement de l'appartement par son rapport effectif au sol, la présence d'un extérieur " naturel " .

Le pavillon standard est un objet fini, sans capacité d'évolution.

Le jardin est une zone résiduelle, une zone de mise à distance entre la maison et les mitoyens. C'est une périphérie de la maison.

Le jardin sur l'entrée est l'espace de la représentation sociale de la maison, de mise en vision de la maison, inutilisable en terme d'usage privatif.

Les parties latérales du jardin sont des " couloirs techniques " . Restent en terme d'usage quelques mètres carrés sur l'arrière. Ce dispositif est aberrant compte tenu de l'exiguïté des parcelles et ne permet pas d'intégrer l'espace du jardin comme constituant de l'espace à habiter définissant le propre de la maison, son rapport au sol.

Au-delà de la sécheresse de la norme, ce positionnement à sans doute été fixé par des considérations d'ordre culturels. On peut voir dans cette " image " de la maison, la résurgence iconographique du pavillon de banlieue petit-bourgeois singeant l'affirmation sociale de la grande propriété.

Propositions

Si nous croyons à la possibilité du projet d'habiter nous devons reposer différemment les questions de la maison.

Nous devons donner du sens aux gestes fondateurs de la maison.

La maison s'articule sur sa relation au sol, sur la qualité des rapports entre l'espace interne et externe.

Les possibilités d'évolution de la maison sont les gages de toutes appropriations par les habitants.

- L'axe de la parcelle est défini par le chemin parcouru pour la traverser et en mesurer la dimension.

- La maison s'installe parallèlement à ce cheminement, en contact permanent avec le jardin.

- La parcelle, le bâti, le jardin sont la maison.

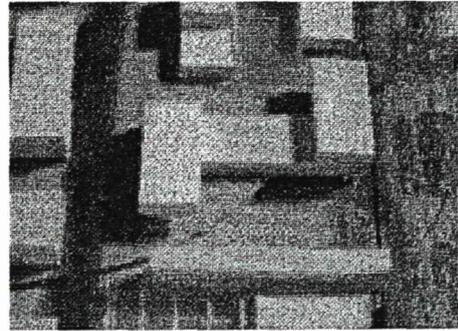
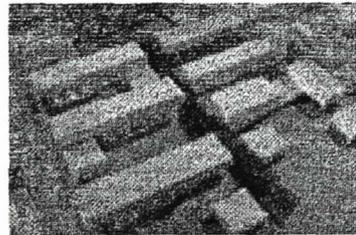
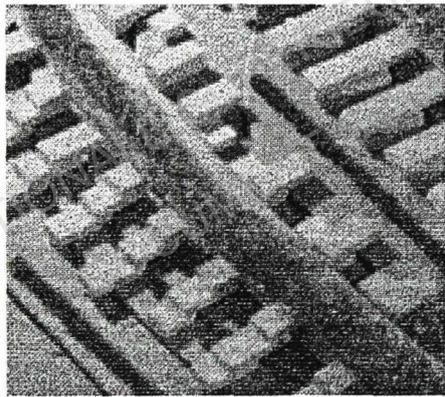
- Le jardin est un espace de la maison

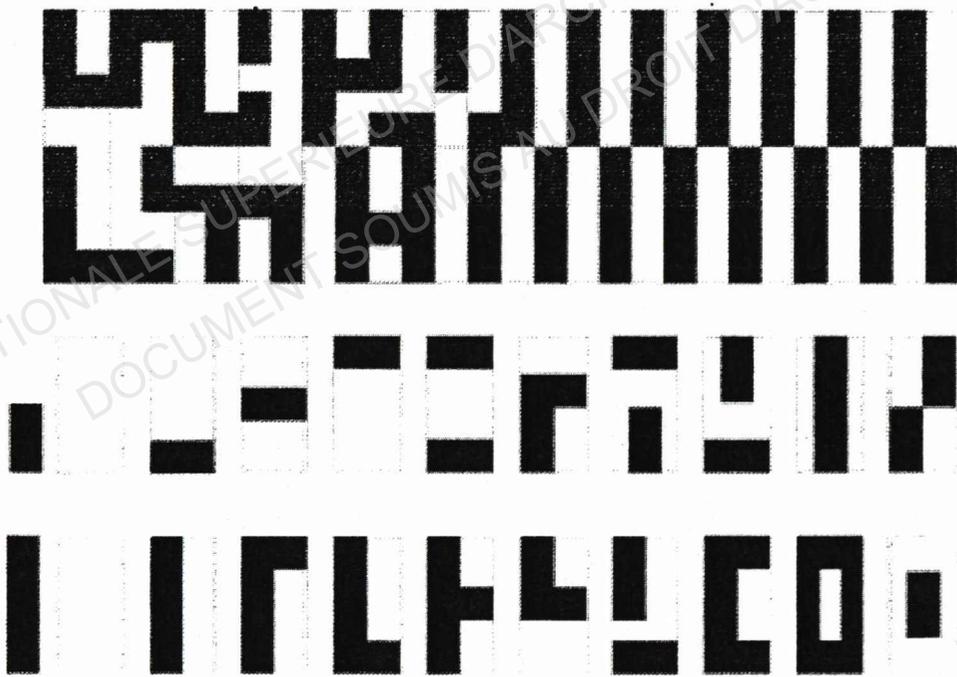
- La toiture, terrasse accessible, met les habitants de la maison en rapport avec le paysage urbain et l'horizon.

- La toiture est un espace d'extension possible de la maison.

A partir de ces propositions de base, toutes sortes de déclinaison sont possibles.

La grande densité n'est pas un problème en soi comme le démontre les villes traditionnelles du maghreb où la promiscuité sociale dû à la forte densité est compensée par des typologies offrant des espaces privatifs, intimes extraordinaires.





Espaces.

Les possibilités de scénarii permettent des différences de positionnement, d'évolutivité, d'extension sans altérer les principes de base de la règles du jeu.

L'articulation des espaces internes de la maison reprend les principes réglant la position de la maison sur la parcelle :

- Le cheminement comme axe hiérarchisant les espaces.
- Les blocs de service compacts comme " points durs ", éléments de partition des volumes habitables. Les réseaux en sous face de la maison permettent de modifier aisément la connexion et donc le positionnement des éléments connectés.

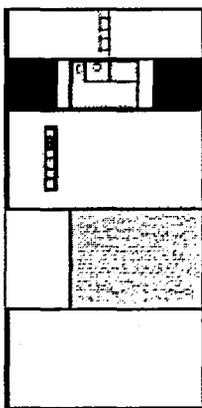
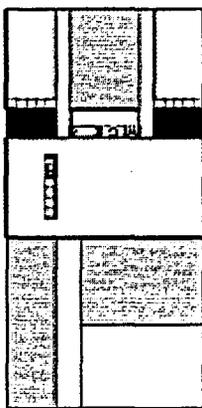
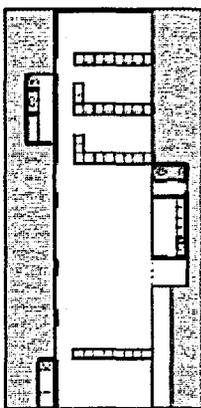
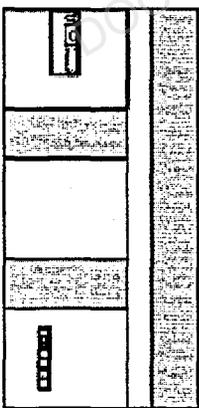
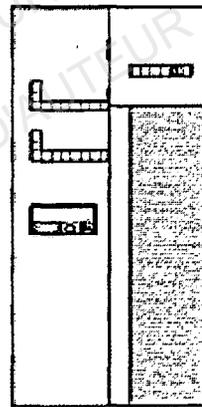
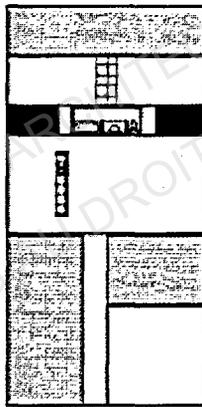
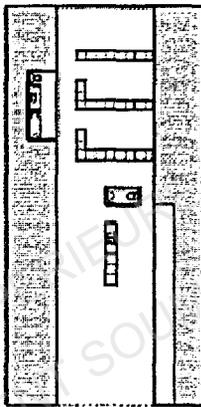
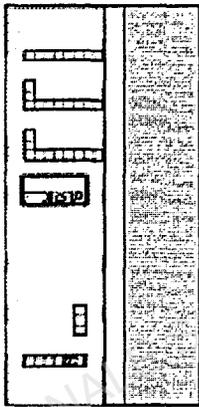
La maison est conçue comme volume habitable défini par une enveloppe texturée selon différents scénarii d'usage et de possibilités de variations : transparence/opacité, ouverture/fermeture, épaisseur/minceur

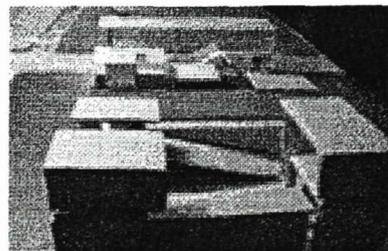
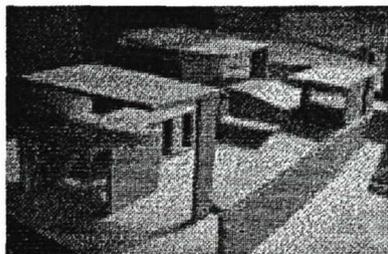
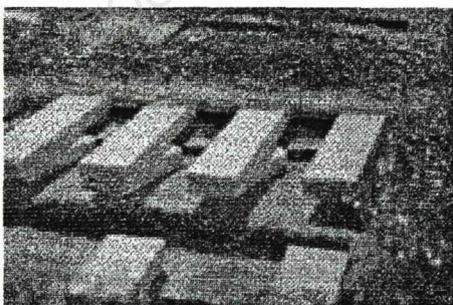
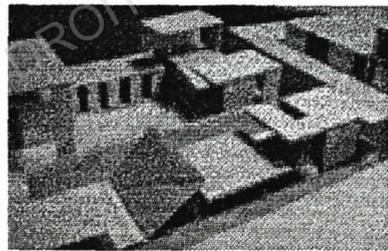
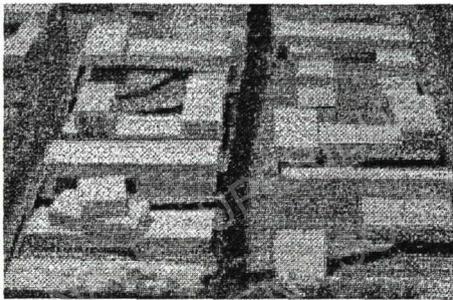
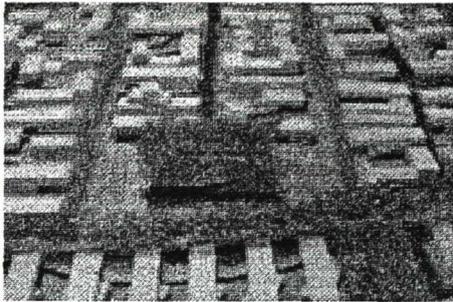
Intégration d'équipements, etc...

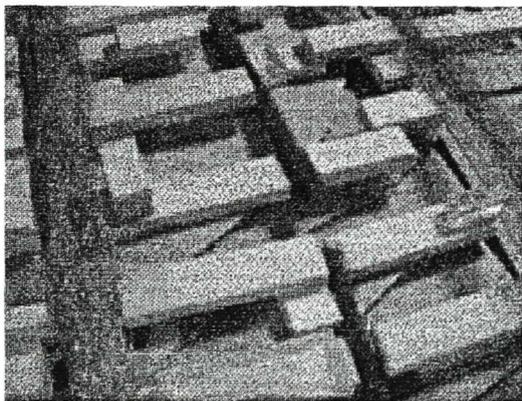
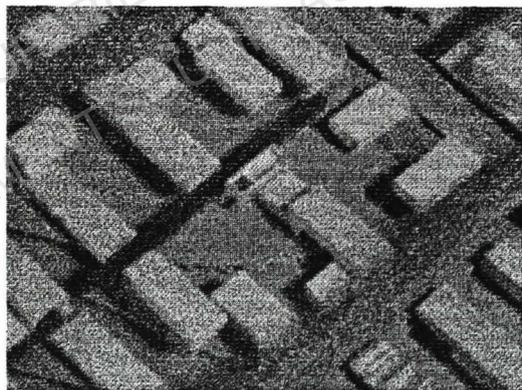
Structures.

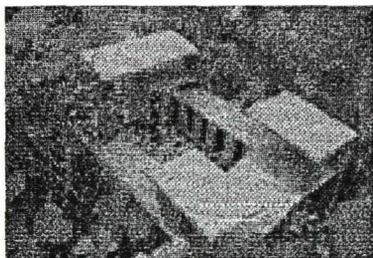
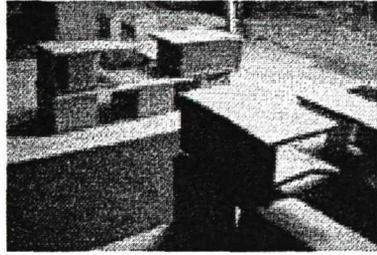
La structure est simple et légère (acier ou bois composite), calculée en optimisation des performances à atteindre. Elle est constituée d'éléments standards et répétitifs (économie du projet). Elle est préfabriquée en atelier. Les matériaux seront choisis en fonction de leurs performances techniques, leurs maniabilités, leurs capacités à respecter les problématiques liées à la production industrielle et le respect de l'environnement.

Pas de solutions définies à priori. Toutes les techniques respectant ces paramètres sont considérées comme valables. La simplicité des formes, la souplesse et la précision des assemblages permettent de reconsidérer les usages, d'envisager des extensions ou des réductions selon les désirs et les besoins des habitants, marquant ainsi l'histoire de la maison sans passer par la destruction.









ARCHITECTE

Son rôle

L'architecte établit le projet global du lotissement et de ses espaces publics.

Il reste le garant du développement qualitatif du projet pendant toute la durée de son déroulement.

(dans un système de concertation permanent avec les usagers et les gestionnaires.)

Les architectes proposent leur savoir-faire, leurs capacités de synthèse à la définition des projets privés d'habitat. (concertation entre la complexité de la mise en significations de l'espace, des formes et les désirs d'habiter des usagers.)

L'architecte travaille en concertation avec les industriels fabriquant les composants, de manière à optimiser les questions d'ordre technique, performantielle, économique, de qualité et de rapidité d'exécution.

L'énergie se déplace vers l'étude des composants et du process de construction, au lieu d'être dispersé dans la tentative de maîtrise de l'aléatoire des chantiers traditionnelles.

L'architecte doit être un passeur de sens. C'est un metteur en scène des significations, des connaissances, qu'il partage avec d'autres intervenants dans d'autres disciplines complémentaires. Son travail est dans la mise en relation des choses.

"La biologie et l'anthropologie démontrent que les civilisations et les espèces disparaissent toutes pour les mêmes raisons: la spécialisation."

"Je ne suis pas un optimiste, et j'ai un cerveau un peu au-dessous de la moyenne. Je suis seulement renseigné."

"je suis un penseur généraliste"

Richard Buckminster Fuller

Le sens de la ville

article de A. Van Eyck - éditions du seuil- Paris 1972

La maison d'Adam au paradis

Joseph Rykwert - éditions du seuil - Paris 1972

Pour une Anthropologie de la maison

Amos Rapoport - éditions Dunod - Paris 1972

Mathématique de la villa idéale

Colin Rowe - éditions hazen - Paris 2000

Paroles dans le vide

Adolf Loos - éditions Ivrea - Paris 1994

Espèces d'espace

Georges Perec - éditions Galilée - Paris 1974

Architecture et industrie

CCI - éditions Centre G. Pompidou - Paris 1983

Exposé N°3 - La maison

Revue d'esthétique - éditions HYX - Orléans 1997

Archilab

Catologue d'exposition - éditions Ville d'Orléans - Orléans 2001

Maisons expérimentales

Nicolas Pople - éditions du Seuil - Paris 2001

Architecture Dogon

Wolfgang Lauber - éditions Adam Biro - Paris 1998

Le territoire de l'architecture

Vittorio Gregotti - éditions l'équerre - Paris 1982

Architecture d'aujourd'hui

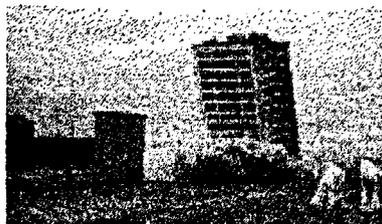
N°328 - Micro-Architectures - éditions J.M. Place - Paris 2000

Le thème développé ici, concerne l'étude des rapports entre l'habitat et la construction envisagée sur des principes de structures légères.

Ces rapports ne seront pas analysés uniquement du point de vue des aspects techniques et formels, mais surtout sur la capacité que ce type d'habitat a de questionner la notion même d'habiter, acte considéré comme une pratique culturelle et sociale de première importance.

La question de l'habitat, au-delà de la fonction primitive de l'abri, est une des questions primordiales de l'architecture, et, par conséquent, de la mission dévolue à l'architecte envisagé comme acteur social, engagé dans la formulation et, si possible, dans la création des valeurs témoins, signes de la vitalité de toute société.

Envisager l'habiter comme une mise en œuvre d'espaces construits à partir de structures et de matériaux légers induit un certain nombre de remises en question des pratiques banalisées par les systèmes de production en vigueur.



H A B I T A T

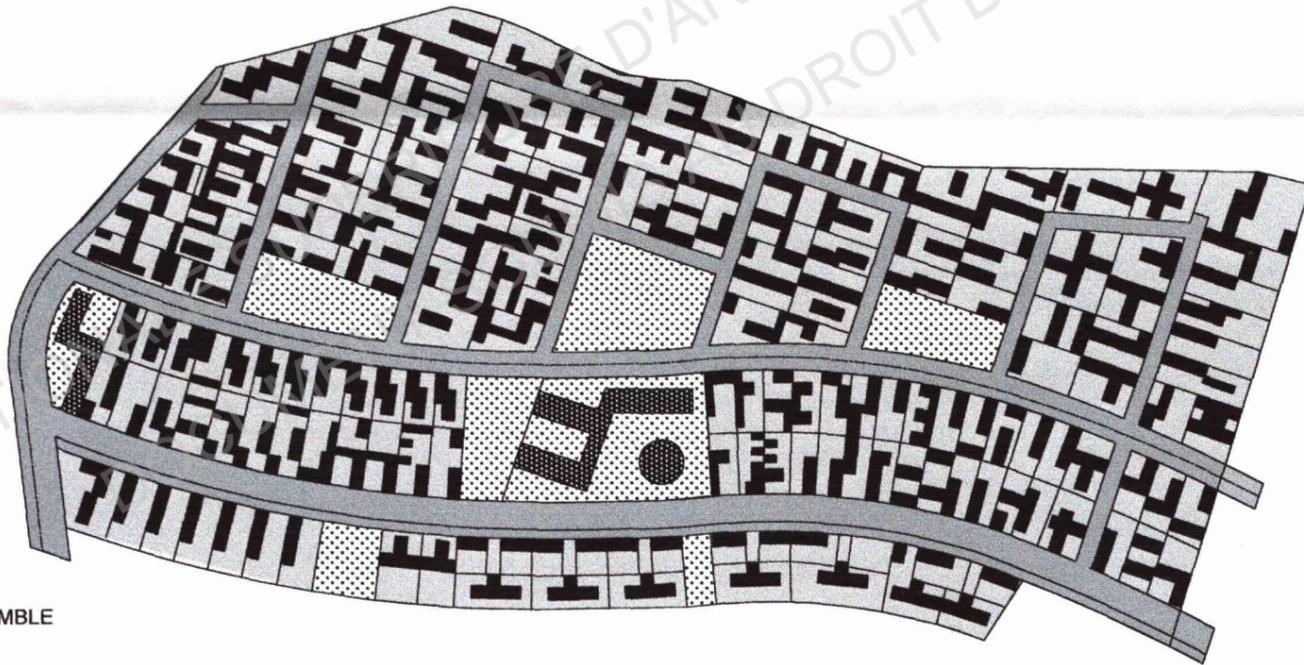
ET STRUCTURES LEGERES



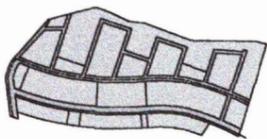
LA Z.A.C. DE MALBOSC A MONTPELLIER



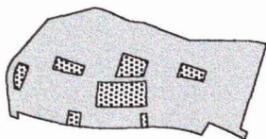
LE SITE



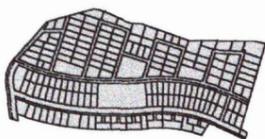
PLAN D'ENSEMBLE



VOIRIES PUBLIQUES



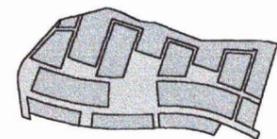
ESPACES PUBLIQUES



PARCELLAIRE

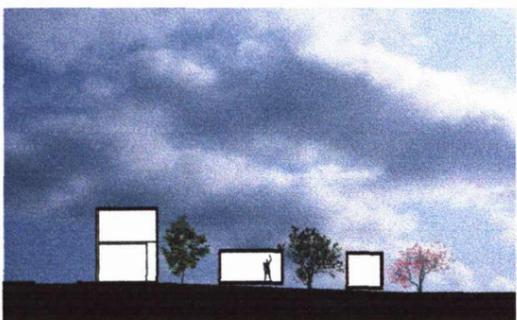
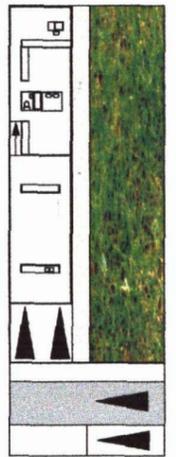
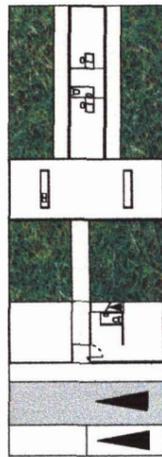
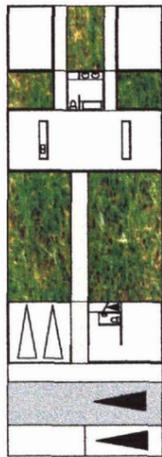
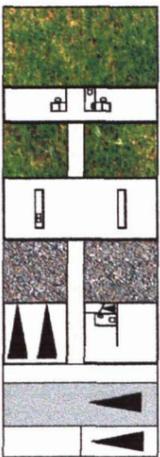
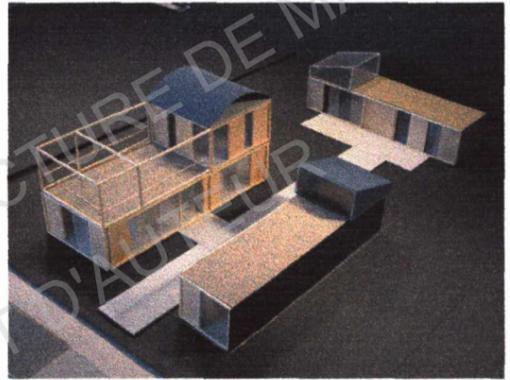
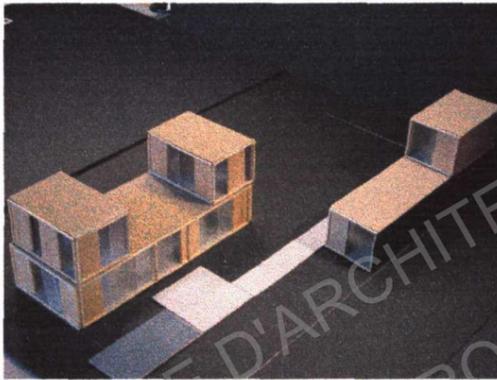
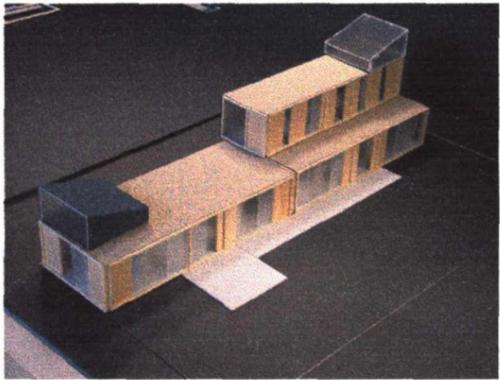
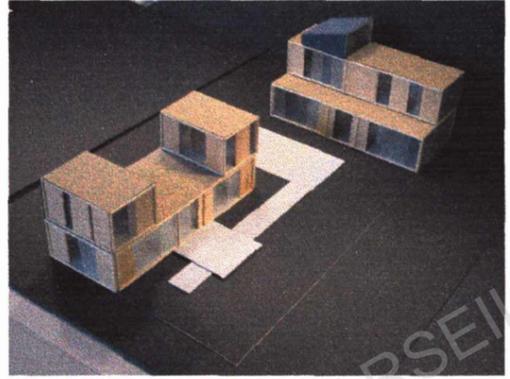
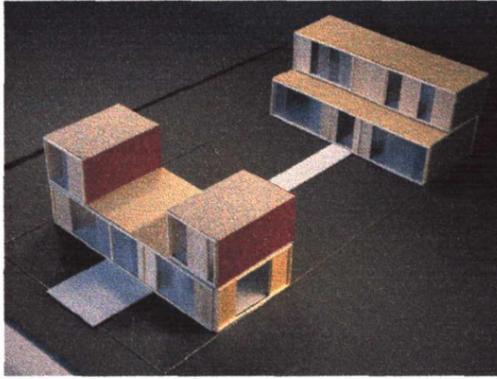
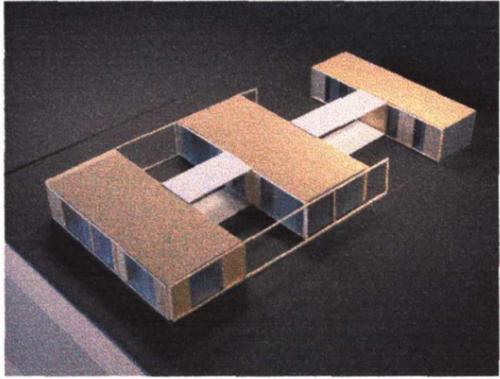
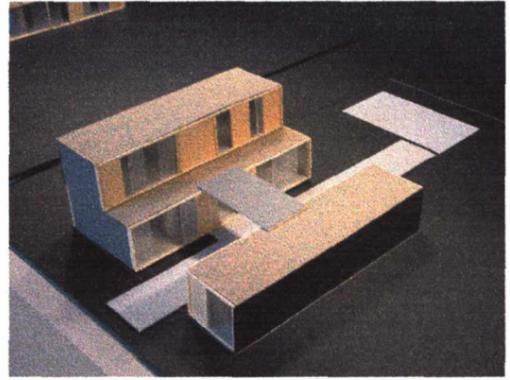
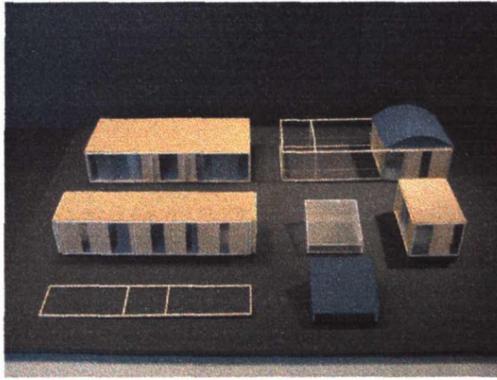
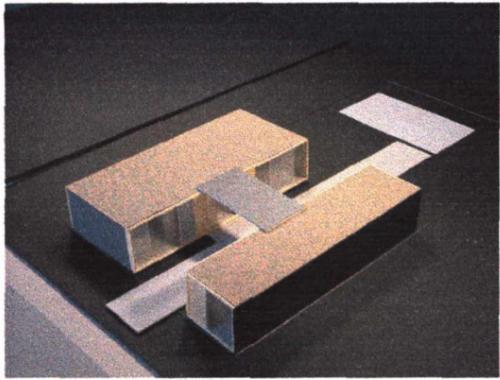


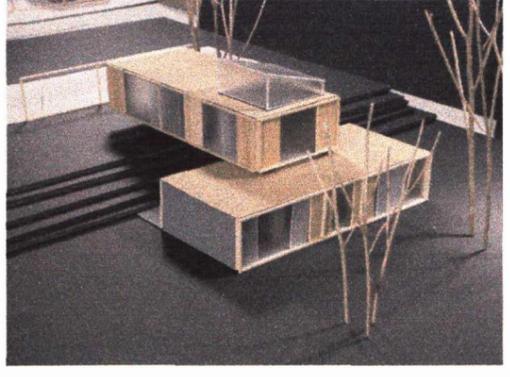
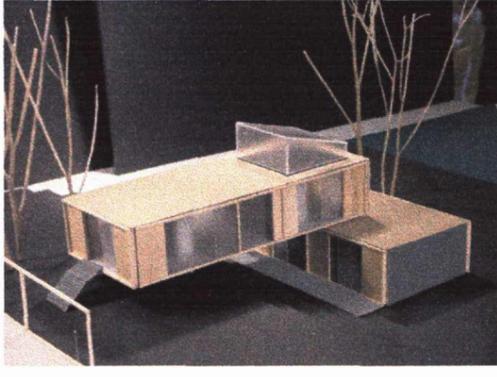
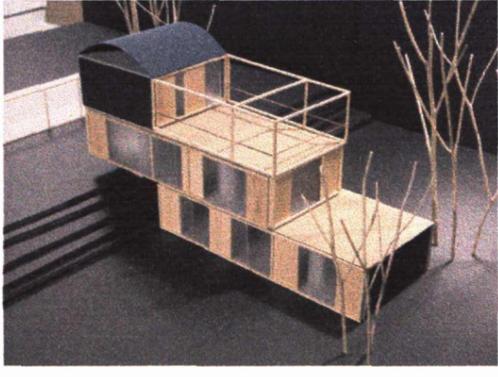
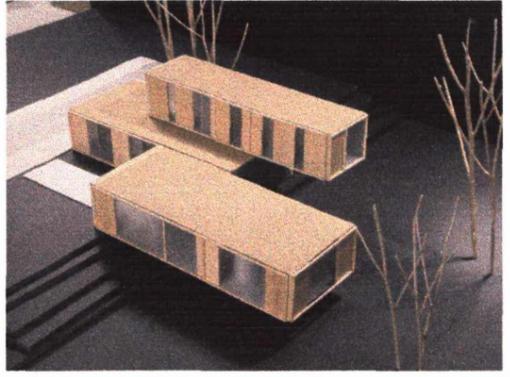
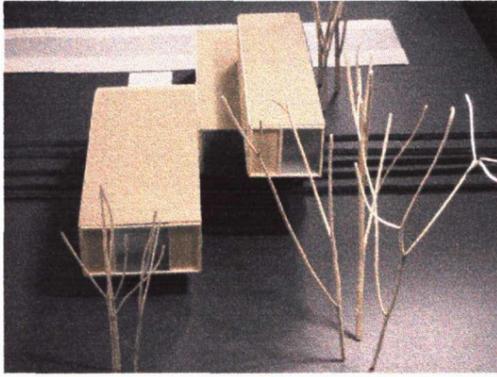
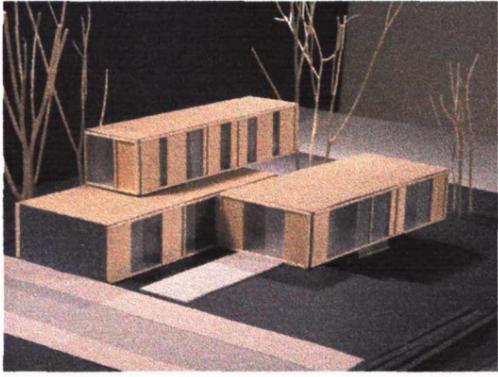
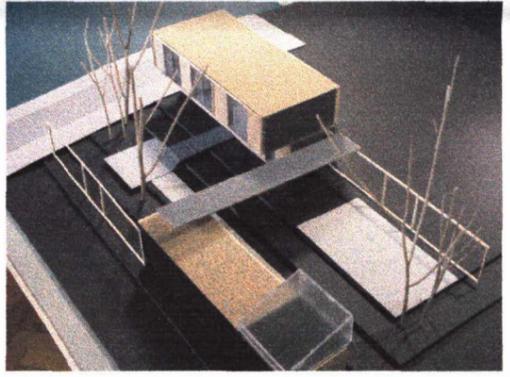
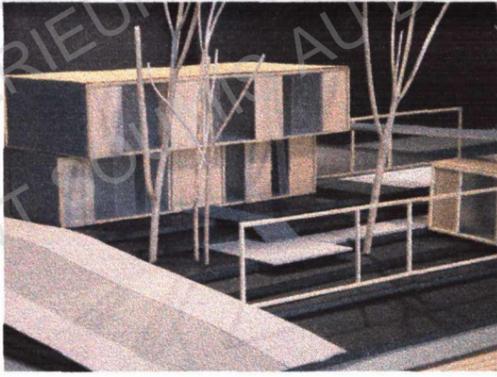
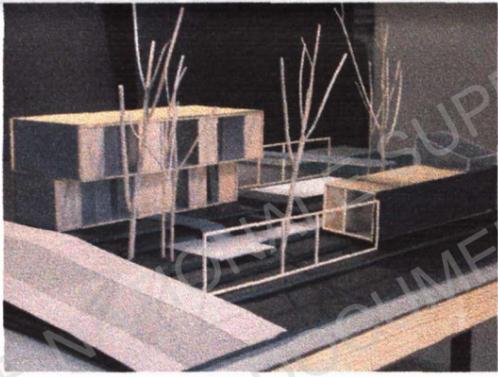
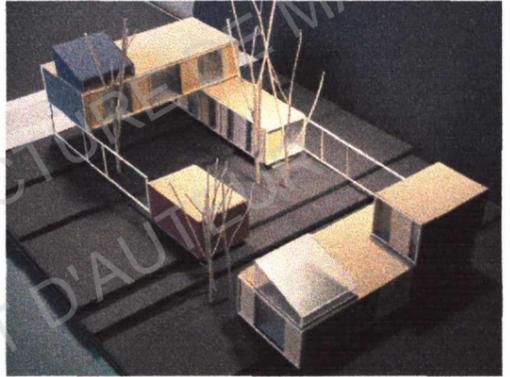
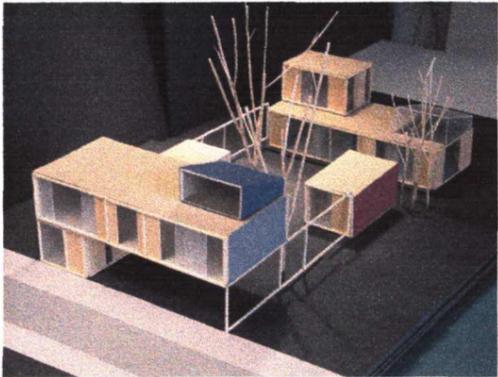
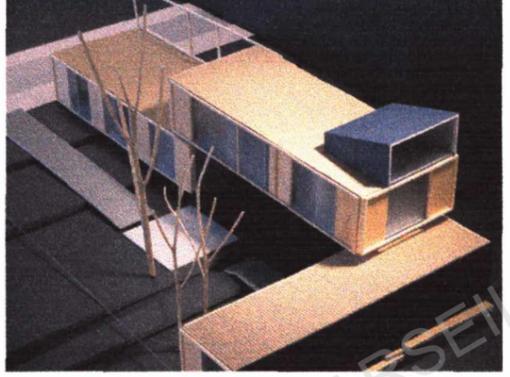
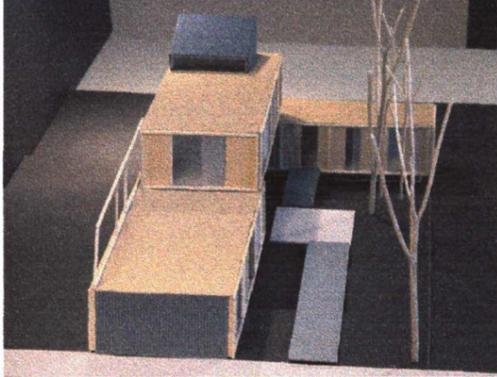
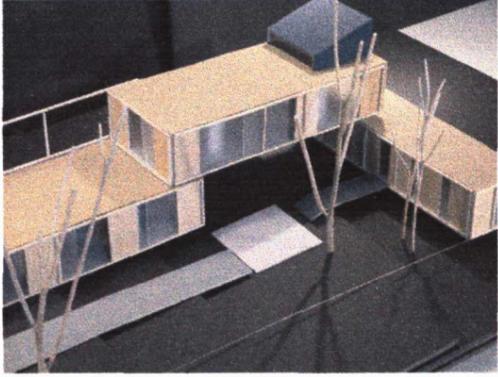
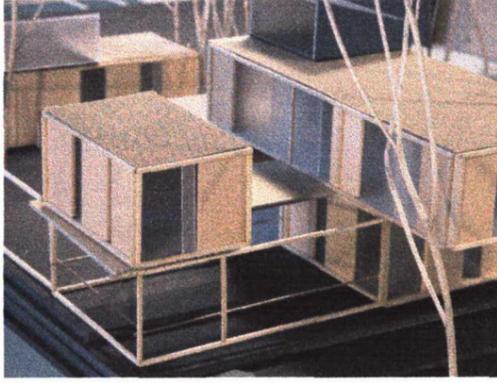
BATI

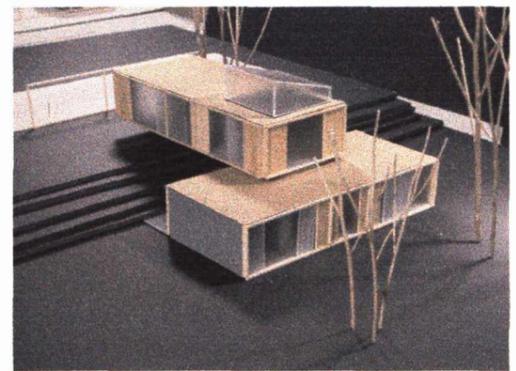
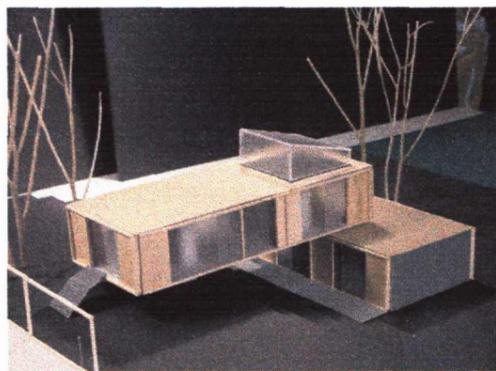
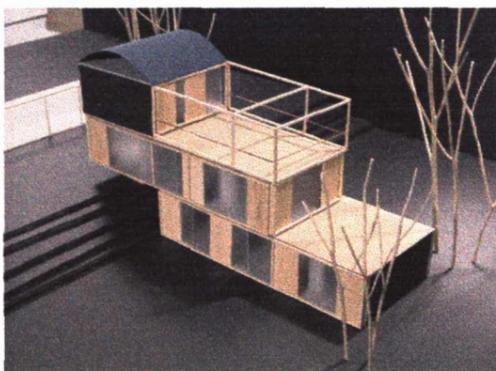
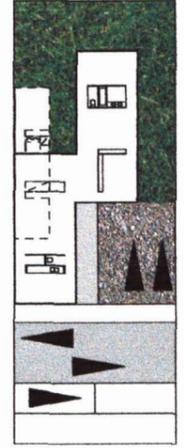
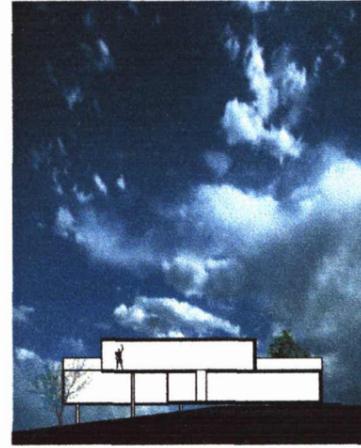
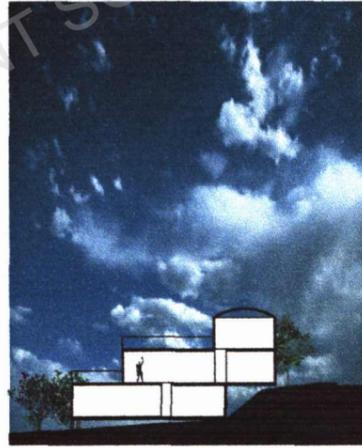
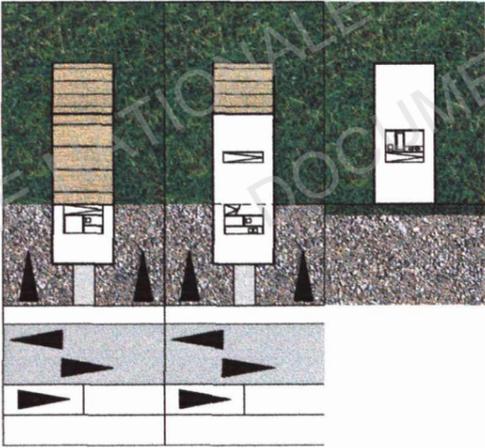
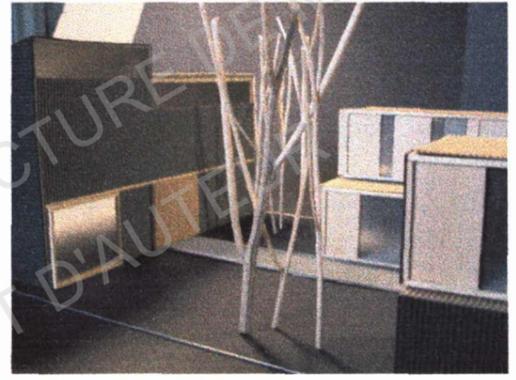
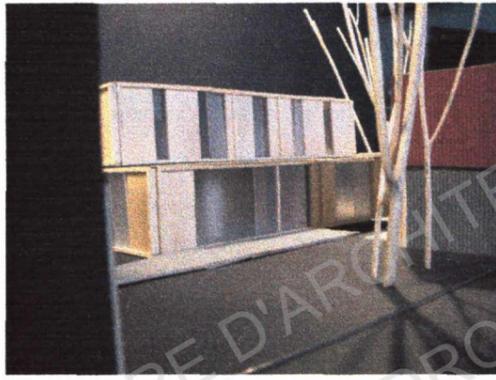
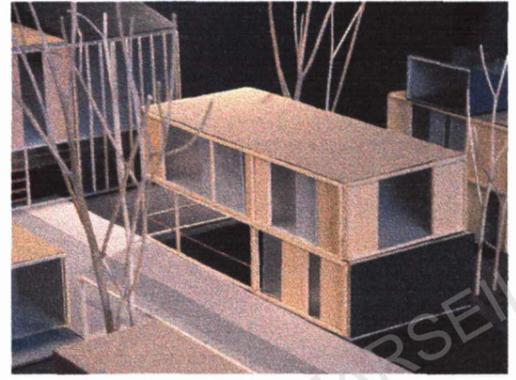
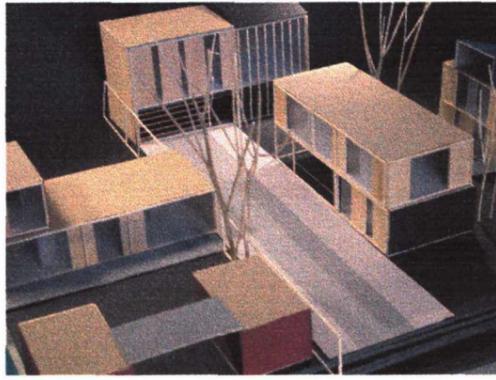
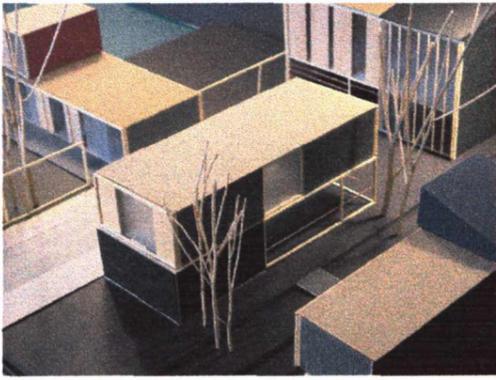


ESPACES PRIVES









Le thème développé ici, concerne l'étude des rapports entre l'habitat et la construction envisagée sur des principes de structures légères.

Ces rapports ne seront pas analysés uniquement du point de vue des aspects techniques et formels, mais surtout sur la capacité que ce type d'habitat a de questionner la notion même d'habiter, acte considéré comme une pratique culturelle et sociale de première importance.

La question de l'habitat, au-delà de la fonction primitive de l'abri, est une des questions primordiales de l'architecture, et, par conséquent, de la mission dévolue à l'architecte envisagé comme acteur social, engagé dans la formulation et, si possible, dans la création des valeurs témoins, signes de la vitalité de toute société.

Envisager l'habiter comme une mise en œuvre d'espaces construits à partir de structures et de matériaux légers induit un certain nombre de remises en question des pratiques banalisées par les systèmes de production en vigueur.

